



L'Homme [L'Objet]

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

2016
2017



COLLECTION
ETHNOGRAPHIQUE
DE L'UNIVERSITÉ
JEAN MOULIN

L'Homme
[L'Objet]

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

EXPOSITION

11 OCT. → 22 DÉC. 2016

 **BIBLIOTHÈQUE**
DE LA **MANUFACTURE**

PRÉFACE

L'exposition « L'Homme [L'objet] : André Leroi-Gourhan » a pour intention d'explorer l'apport scientifique considérable d'André Leroi-Gourhan au XX^e siècle à travers la collection d'objets ethnographiques de l'Université Jean Moulin Lyon 3. Ces objets, dont certains proviennent de l'exposition universelle de Lyon de 1894, sont issus du Musée colonial de la Chambre de commerce de Lyon qui a fermé ses portes en 1947. Ils ont été recueillis à ce moment à la faculté des lettres de Lyon à l'initiative d'André Leroi-Gourhan qui les utilisa comme supports pour ses cours d'ethnologie coloniale.

L'objectif de cette exposition est d'abord de mettre en valeur la **modernité d'André Leroi-Gourhan au travers de l'influence actuelle de son œuvre** : son ouvrage *Le Geste et la Parole*, dont *Technique et langage* est le premier volume, paru il y a déjà 50 ans, est encore aujourd'hui une référence dans l'analyse du comportement matériel de l'homme. Les objets sont partout, ils nous entourent aussi bien matériellement que virtuellement. Ce sont des marqueurs de nos sociétés qui apportent des éléments d'analyse sur les usages, les techniques et incitent à nous interroger : en quoi nos savoir-faire et nos objets sont-ils constitutifs de notre identité ? Que disent-ils de nous ? Que disent-ils des autres ? Que ne disent-ils pas ? Quelle influence les objets ont-ils sur le monde et sur la perception de nos sociétés ?

Apparue au début des années 1960, la notion de « culture matérielle » désigne les rapports entre les groupes humains et les *artefacts* qui les entourent. Pour André Leroi-Gourhan, l'objet isolé et en vitrine n'est rien. Il n'est signifiant, en soi ou dans le contexte de l'ethnie, que par sa place dans le contexte technique, social, imaginaire et esthétique du groupe dans lequel il s'inscrit. **André Leroi-Gourhan s'intéresse plus spécifiquement aux objets techniques et aux objets du quotidien dont l'analyse lui sert de support pour transcrire les modes d'organisation des groupes sociaux qui les produisent.**

L'exposition, réalisée en partenariat avec le Musée des Confluences, est aussi une occasion unique pour le visiteur de découvrir **une sélection des plus beaux objets ethnographiques de la collection de l'Université Jean Moulin Lyon 3.**

La collection se compose de quelque trois cents objets dont la plupart proviennent d'Afrique, quelques-uns d'Extrême-Orient (alors Indochine, Tonkin, Cochinchine), d'autres d'Océanie (Nouvelle-Calédonie), et d'Amérique (Guyane, Cayenne et Amérique du Nord). Pour les besoins de leur étude, ils ont été répartis en dix grandes catégories : armes, instruments de chasse et de pêche, outils, ustensiles domestiques, vannerie, métiers à tisser et tissus, mobilier, vêtements et accessoires (dont parure), instruments de musique et enfin objets cérémoniels et miniatures.

À l'image d'André Leroi-Gourhan, cette exposition au carrefour de nombreuses disciplines invite à s'interroger sur nos habitus à travers notre rapport à l'objet dans notre propre société et notre rapport à la société par ses objets.

Jacques COMBY

Président de l'Université Jean Moulin

PRÉFACE

L'activité scientifique d'André Leroi-Gourhan (1911-1986) est reconnue à la fois par son itinéraire professionnel (musées, CNRS, Universités de Lyon - Lettres, Sorbonne-Lettres, Collège de France) et par l'évolution de ses centres d'intérêts : philologie, ethnologie, histoire de l'art, anthropologie et sociologie, paléontologie et technologie, géographie, zoologie, archéologie et préhistoire. Ce penseur de la technologie et de la culture a su croiser ces différentes approches tout en explorant de nouvelles pistes de recherche. Ses travaux de synthèse entre 1940 et 1960 ont marqué des étapes fondamentales dans la recherche au XX^e siècle et continuent d'alimenter les problématiques actuelles.

30 ans après sa disparition, 50 ans après ses derniers ouvrages (*Le geste et la parole* et *La préhistoire de l'art occidental*), son héritage réside davantage dans l'appropriation de **sa manière de voir** la production des hommes que dans les conclusions qu'il en a lui-même tirées. Pour André Leroi-Gourhan, le propre de l'homme est de pouvoir étendre son être à travers ses objets techniques, par le phénomène d'« extériorisation ». Il se détache de sa condition animale, hors de son corps et de la génétique **en développant des objets techniques qui prolongent la vie par « d'autres moyens que la vie »**.

Passionné par la matérialité des choses, attentif aux techniques et aux objets utiles, Leroi-Gourhan a refusé l'opposition entre technique et esthétique, entre objet modeste et œuvre d'art. Selon lui, l'art est une technique que l'on ne peut comprendre sans saisir ses liens matériels et mentaux avec la culture matérielle (ou le système technique) du moment.

Comparatiste forcené, attaché aux coévolutions et aux systèmes, il a ancré l'étude des rapports de l'art et de la technique dans une sociologie et une histoire allant bien au-delà de ces domaines particuliers de la vie sociale.

Hélène LAFONT-COUTURIER

Directrice du Musée des Confluences

SOMMAIRE

7. L'ESTHÉTIQUE FONCTIONNELLE

9. L'HOMME FACE À L'OBJET

- 10. ANDRÉ LEROI-GOURHAN
PARIS, 25 AOÛT 1911 - PARIS, 19 FÉVRIER 1986
- 14. ANDRÉ LEROI-GOURHAN ET LES COLONIES
PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT
- 26. ANDRÉ LEROI-GOURHAN, ENTRE MATIÈRES, OBJETS, TECHNIQUES ET HOMMES

41. L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

- 42. LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN
- 54. LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

77. L'OBJET MODERNE

- 78. CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS
- 86. ANDRÉ LEROI-GOURHAN : UNE PENSÉE CONTEMPORAINE

91. REGARDS SUR L'EXPOSITION

- 92. ORIGINE ET CONSTITUTION DE LA COLLECTION
- 94. SÉLECTION D'OBJETS DE LA COLLECTION
- 112. CITATIONS D'ANDRÉ LEROI-GOURHAN
- 114. ŒUVRES PRINCIPALES D'ANDRÉ LEROI-GOURHAN
- 115. PUBLICATION COLLECTIVES SUR ANDRÉ LEROI-GOURHAN
- 117. PARTENAIRES
- 118. REMERCIEMENTS



L'ESTHÉTIQUE FONCTIONNELLE

L'analyse des objets d'usage pratique comme les outils, les machines, les moteurs, les maisons, les villes, laisse entrevoir des propriétés esthétiques particulières, directement attachées à leur fonction. Il est certain qu'un jugement sur la bonne ou la mauvaise adaptation d'une forme à la fonction qui lui revient équivaut en pratique à la formulation d'un jugement esthétique. Il est frappant même de constater qu'à peu d'exceptions près, sinon toujours, la valeur esthétique absolue est en proportion directe de l'adéquation de la forme à la fonction. En effet, lorsqu'on suit à travers le temps le développement de nombreux objets techniques, on peut assister à leur intégration progressive dans des formes de plus en plus équilibrées ; il suffit de penser à l'aviation pour mesurer la valeur de cette loi générale.

Le caractère de loi de l'évolution fonctionnelle est reconnu depuis longtemps ; la recherche des modalités de cette loi, empirique encore dans la plupart des corps de techniques, est parvenue dans d'autres au stade de la prospection systématique : la marine, l'aviation, l'aéronautique sont ouvertes à la poursuite des formes parfaitement efficaces. Assez singulièrement cette recherche aboutit à de larges comparaisons avec les formes tirées de la nature. Cette constatation pourrait constituer une mise en éveil : il est possible de se demander s'il ne s'agit pas d'un seul et même phénomène, si la qualité fonctionnelle des œuvres humaines, au lieu d'être figurative, n'est pas l'imagination pure et simple, dans le champ humain, d'un processus absolument naturel.

André LEROI-GOURHAN

Le geste et la parole, Tome 2, chapitre 12, p. 120-121.

L'Homme
[L'Objet]

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

L'HOMME FACE À L'OBJET



L'HOMME FACE
À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-GOURHAN¹

PARIS, 25 AOÛT 1911 - PARIS, 19 FÉVRIER 1986

Paléontologue pour les uns, ethnologue, préhistorien, anthropologue des techniques pour les autres, André Leroi-Gourhan est pourtant un autodidacte qui a quitté l'école à 14 ans. André Leroi naît le 25 août 1911 à Paris. Après la mort de son père en 1915, il est élevé par sa grand-mère, Mme Gourhan. À 14 ans, il passe au marché aux puces les loisirs que lui laissent ses divers petits métiers. Consignant ses achats dans des carnets minutieusement annotés, il commence une hétéroclite collection de crânes humains et animaux, d'objets d'Afrique et d'Amérique, de poteries.

À 18 ans, il suit les cours d'anthropologie physique à l'École d'anthropologie de Paris. Introduit dans les cercles des Russes blancs, il s'inscrit à l'École des langues orientales d'où il ressort diplômé de russe à 20 ans, et de chinois à 22 ans. Il fréquente les séminaires de Paul Granet et de Marcel Mauss à l'École pratique des hautes études et fait partie, avec Marcel Griaule et Germaine Dieterlen, de la première génération d'étudiants à passer le certificat d'ethnologie.

De 1932 à 1935, il est de la bande d'étudiants bénévoles qui s'attaque, sous la direction de Georges-Henri Rivière, à la rénovation du musée du Trocadéro et à la constitution du futur musée de l'Homme. Le voilà donc orientaliste, linguiste, ethnologue et anthropologue physique : le décor est d'ores et déjà planté pour la suite. Sous la responsabilité d'Anatole Léwitsky, il réorganise la section Arctique du musée du Trocadéro et d'en mettre les objets en fiche, tâche dont il tire

¹ Ce texte a primitivement été publié à l'occasion du centenaire de la naissance d'André Leroi-Gourhan dans le livret des Célébrations nationales, ministère de la Culture et de la Communication, Mission aux célébrations nationales, 2011, p. 205-208.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
PARIS, 25 AOÛT
1911 - PARIS, 19
FÉVRIER 1986



André Leroi-Gourhan à son
retour d'Hokkaido fin août
1938. © Arlette Leroi-Gourhan,
Archives CNRS/MAE/fonds
ALG.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
PARIS, 25 AOÛT
1911 - PARIS, 19
FÉVRIER 1986

en 1936 ses premiers écrits sur la technologie, parus dans l'*Encyclopédie française*.

En 1937, boursier du gouvernement japonais, il passe deux ans au Japon en compagnie de son épouse Arlette. Il y étudie les Aïnous et rassemble une vaste documentation qu'il exploitera à travers ses études de technologie pour les abandonner après-guerre à la suite de l'interdiction de poursuivre toute recherche sur les ennemis de l'Axe vaincus.

Boursier puis chargé de recherches au CNRS de 1940 à 1945, il remplace pendant la guerre Philippe Stern à la conservation du musée Guimet. Ses travaux ne l'empêchent pas de s'engager dans la Résistance où il s'occupe en particulier de la mise à l'abri d'œuvres d'art (dont la *Vénus de Milo* et la *Victoire de Samothrace*) au château de Valençay. Sa passion pour les objets et ses compétences muséographiques aboutissent en 1943 à la publication de *L'Homme et la matière* et, en 1945, à *Milieu et techniques*. En 1945, il soutient sa thèse sur l'archéologie du Pacifique Nord commencée sous la direction de Marcel Mauss et la publie l'année suivante. Nommé maître de conférences en ethnologie coloniale à Lyon en 1944, il y développe, entre autres, un enseignement de technologie comparée à partir de l'étude de collections d'objets ethnographiques du Musée colonial de la chambre de commerce de Lyon.

Ne concevant pas l'ethnologie sans une part de terrain, il sillonne le Mâconnais avec des étudiants qu'il initie à ce qu'il appellera plus tard l'ethnologie préhistorique. De cette période datent ses premières fouilles à la grotte des Furtins en Saône-et-Loire (de 1946 à 1949) puis dans les grottes d'Arcy-sur-Cure (Yonne) dès 1947. Sous l'influence des travaux d'archéologues russes des années 1930, il conçoit une méthode de fouille par décapages horizontaux qui permet de retrouver les vestiges à l'emplacement qu'ils occupaient au moment de leur abandon par les hommes. Dans un manuel publié en 1950, il prône l'enregistrement systématique et exhaustif des vestiges de toutes catégories et insiste sur le fait que les vestiges en eux-mêmes comptent moins que leurs interrelations.

Sa volonté d'unir dans une même problématique le culturel et le biologique le pousse à soutenir en 1954 une thèse de craniologie des vertébrés. Parallèlement à son enseignement lyonnais qu'il poursuit jusqu'en 1956, il est sous-directeur du musée de l'Homme et partage sa vie entre Paris et Lyon. Il fonde en 1947 le Centre de formation à la recherche ethnologique (CFRE) au musée de l'Homme, puis le centre de documentation en recherches préhistoriques (CDRP). Il y organise des stages qui ont marqué des générations d'archéologues formés du milieu des années quarante au milieu des années soixante..

À la mort de Marcel Griaule en 1956, il lui succède à la Sorbonne, transformant la chaire d'ethnologie générale en chaire d'ethnologie préhistorique. En 1964, il sauve le site de Pincevent, en Seine-et- Marne, de la destruction et y met en pratique ses



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
PARIS, 25 AOÛT
1911 - PARIS, 19
FÉVRIER 1986

méthodes de terrain il y monte une véritable école de fouille. Le site de Pincevent est aujourd'hui encore un chantier-école où se forment les étudiants de préhistoire de l'Université de Paris 1. En 1962, à l'occasion du sauvetage de l'hypogée des Mournouards, dans la Marne, il étend ses méthodes de fouille, déjà érigées en modèle, au milieu funéraire : il montre comment l'étude minutieuse de l'agencement du monument funéraire et la position des ossements humains peut permettre de retrouver les gestes funéraires et les bouleversements post-dépositionnels. Il fonde ainsi l'analyse taphonomique et l'archéologie funéraire. Dans *Le Geste et la parole*, paru en 1964, il tente de montrer comment, depuis les premiers hominidés jusqu'aux hommes modernes, l'interaction de la nature et de la culture a produit une évolution inséparablement culturelle et biologique.

Sans abandonner ses campagnes annuelles à Pincevent, qu'il poursuivra quasiment jusqu'à la fin de sa vie, il est happé par une nouvelle curiosité : les grottes ornées paléolithiques. Conformément à ses habitudes de collectionneur, il entreprend de rassembler toutes les données accessibles alors sur les grottes ornées, ce qui aboutit en 1965 à une somme : *La Préhistoire de l'art occidental*. Au-delà de l'intérêt documentaire de cette œuvre, son approche se caractérise par une prise en compte du cadre souterrain et de la topographie des cavernes dans la répartition des figurations. Sous l'influence consciente ou inconsciente du structuralisme alors en vogue, deux autres chercheurs - Max Raphaël puis Annette Laming-Emperaire - ont indépendamment émis l'hypothèse que les œuvres pariétales n'étaient pas disposées au hasard sur les parois et répondaient à une organisation spatiale interne. Espace clos, organisé, structuré, la grotte était une construction symbolique. Ce nouveau regard porté sur l'art préhistorique constitue une avancée telle qu'il n'est plus possible aujourd'hui d'étudier les œuvres pariétales sans prendre en compte leur contexte et le système de leurs interrelations.

En 1969, il est élu au Collège de France puis membre de l'Institut comme orientaliste, lointain écho de ses jeunes années. En 1975, il crée au CNRS le laboratoire d'ethnologie préhistorique, qui existe encore aujourd'hui. Il prend sa retraite institutionnelle en 1981. Autodidacte encyclopédique, qualifié à juste titre de « passe-muraille » de l'esprit, André Leroi-Gourhan était un homme des origines, au sens où ce qui l'intéressait était de soulever des questions : une fois la question posée et les réponses lointainement entrevues, il passait à autre chose. Il avait labouré, à d'autres de moissonner.

Sophie A. de BEAUNE

UMR 7041/ArScAn-Ethnologie préhistorique
Professeur à l'Université Jean Moulin Lyon 3



L'HOMME FACE
À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT²

Un contexte particulier

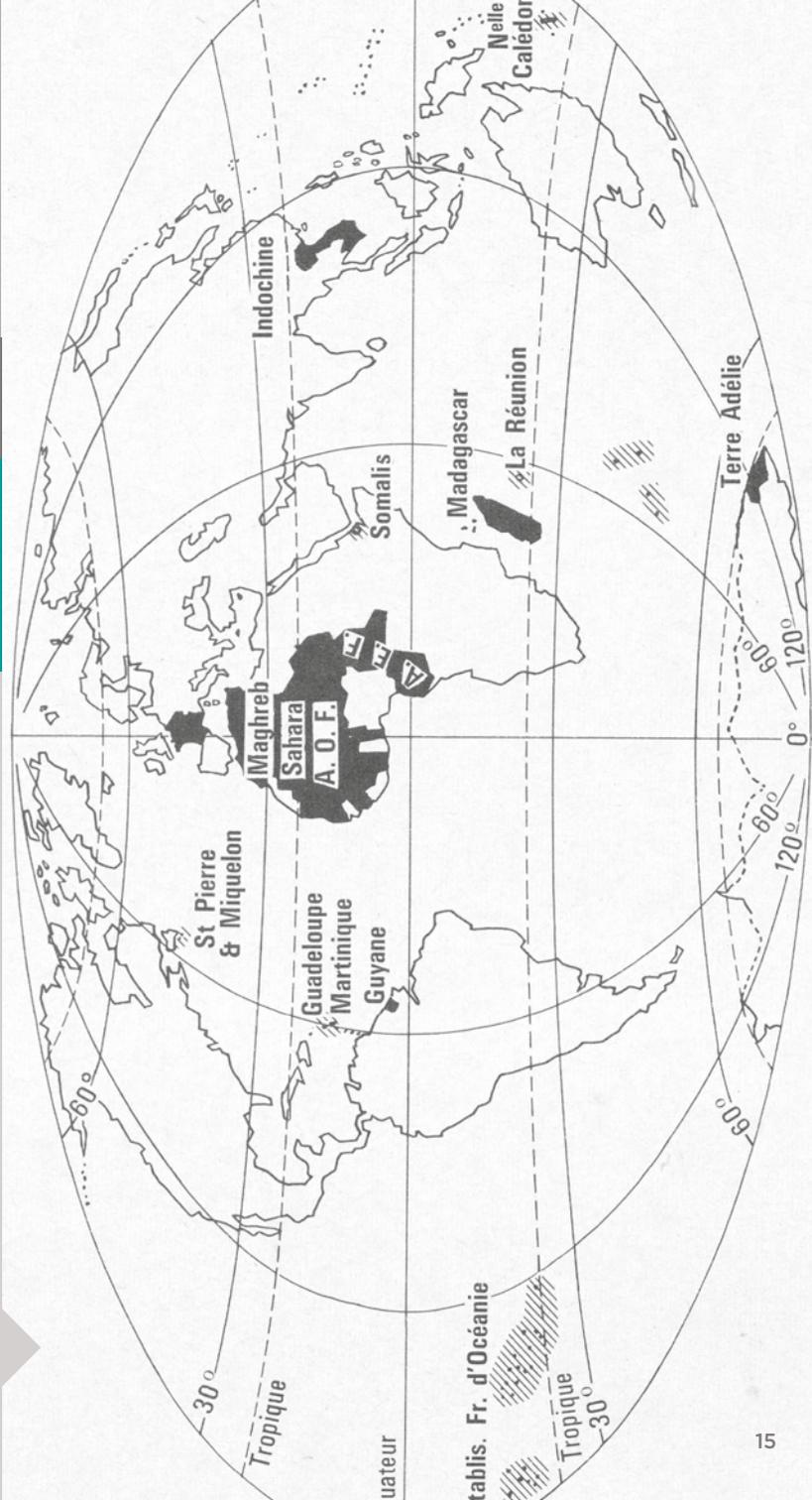
L'enseignement d'Ethnologie coloniale mis en place à Lyon à partir de la rentrée universitaire 1944-45 se développe dans un contexte bien particulier. En effet, initié en 1943 grâce à un financement venant du ministère des Colonies – et non de celui de l'Éducation nationale – dans le cadre de la politique coloniale de l'État français, il ne prend concrètement son essor que deux ans plus tard, en pleine période des répressions sanglantes puis des conflits coloniaux et des mouvements de libération nationale de l'après-guerre. Rappelons notamment les massacres de Thiaroye (Sénégal) en décembre 1944, de Sétif (Algérie) et Conakry (Guinée) en 1945, Haïphong en 1946, Casablanca en 1947, Madagascar en 1947-1948, Côte-d'Ivoire en 1949-1950, Tunisie en 1952, la fin de la guerre d'Indochine et le début de celle d'Algérie en 1954... Durant ces mêmes années, la France tente de mettre en place quelques réformes institutionnelles qui aboutiront, à la suite du vote de la constitution de la Quatrième République (21 septembre 1946), à remplacer la notion « d'Empire » par celle « d'Union française ». Mais il faudra attendre dix ans pour que ceci se traduise par une seule accession au droit de vote de ceux que l'on appelait alors les « indigènes ». On était loin du compte. Cependant, il faut souligner que ces événements dramatiques étaient alors ignorés du public métropolitain dans sa très large majorité.

² Cette contribution emprunte largement à l'article suivant : Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan enseignant à Lyon (1944-1956) : de l'ethnologie coloniale à l'ethnologie préhistorique », dans 150 ans de Préhistoire autour de Lyon, Cahiers scientifiques (hors-série n°3), Département du Rhône, Muséum, 2005, p. 43-56.



L'HOMME FACE
À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
ET LES COLONIES
PRINCIPES ET
ENSEIGNEMENT



Empire colonial français en
1939. © V. Prévost et al., *La
France et l'outre-mer*, Belin,
1963.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT

³ André Leroi-Gourhan, *Les Racines du monde, entretiens avec Claude-Henri Rocquet*, Éditions Belfond, 1982, [279 p.], Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan (25 août 1911-19 février 1986) », *La Revue pour l'histoire du CNRS*, 8, 2003, p. 54-68.

⁴ André Leroi-Gourhan, « Leçon d'ouverture du cours d'ethnologie coloniale », dans *Les Études rhodaniennes, revue de géographie régionale*, t. 20, n° 1-2, 1945, p. 25-35.

André Leroi-Gourhan et les colonies

Nous n'avons pas d'élément pour apprécier exactement ce qu'André Leroi-Gourhan³ connaissait de la réalité des faits évoqués plus haut, mais nous pouvons constater qu'il va limiter la partie « coloniale » de son enseignement à deux aspects. D'une part, ses cours d'ethnologie et d'anthropologie physique prennent largement leurs exemples dans les populations de l'Indochine, partie de l'Empire français qui lui était la plus familière du fait de sa formation d'orientaliste ; d'autre part, les travaux pratiques de technologie s'appuient sur les collections des musées lyonnais, dont celui des Colonies. Soulignons que ce musée, inauguré en 1926 par Édouard Herriot, maire de Lyon, ne deviendra celui de l'Union française qu'en novembre 1956, et toujours sous le mandat d'Édouard Herriot ! L'attitude d'André Leroi-Gourhan vis-à-vis du phénomène colonial peut se lire à travers ses interventions, que ce soit à l'université ou dans la vie lyonnaise, notamment sa participation à la foire commerciale de 1949.

André Leroi-Gourhan enseignant

Octobre 1944 : lorsqu'André Leroi-Gourhan arrive à Lyon, il n'a que 33 ans et c'est son premier poste d'enseignant. Un mois à peine après le 3 septembre, date de la Libération de Lyon, et huit mois avant la capitulation de l'Allemagne hitlérienne, la période est celle de la restructuration profonde de la société, et il va tout avoir à construire. Il le fera en fonction de sa conception intime de l'ethnologie : une approche technologique et extensive des sociétés humaines basée sur la nécessité ressentie d'une expérience personnelle et directe du terrain. Et André Leroi-Gourhan passe en revue, au cours de sa leçon inaugurale⁴, les différentes approches académiques qualifiables « d'ethnologique ». Pour lui c'est « l'étude de l'Homme ». Et il précise :

« À l'heure présente, six disciplines au moins se partagent l'étude de l'Homme, ce sont : l'ethnographie, l'anthropologie, la sociologie, l'histoire des religions, l'archéologie et la préhistoire. Il convient d'y ajouter, pour une large part, la géographie humaine et la linguistique. »

Il met à part les deux dernières qui sont, à ses yeux, des sciences à peu près autonomes. Les autres constituent l'ethnologie, qui « est donc, non pas une science, mais un complexe scientifique ». Devant s'adapter au profil bien particulier de son enseignement, ce n'est qu'en conclusion de son intervention qu'il en aborde la spécificité « coloniale » :

« Et un jour vous partirez remplir votre mission. Que vous soyez fonctionnaire colonial, prêtre, médecin, ingénieur, commerçant ou simplement ethnologue, vous avez un rôle



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
ET LES COLONIES
PRINCIPES ET
ENSEIGNEMENT



André Leroi-Gourhan en 1951 à son bureau attenant à la salle de cours. Faculté des Lettres de Lyon, quai Claude Bernard.
© Hélène Balfet, Archives CNRS/MAE/fonds ALG



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT

à jouer. Vous avez non seulement à servir la science, mais à accomplir une tâche d'importance capitale pour l'avenir de la colonisation ; vous avez à comprendre et à aimer l'indigène, vous avez à leur faire comprendre et aimer les Français de la colonie, et vous saurez sur place ce que ces mots représentent ; vous avez enfin à faire comprendre à tous les Français que l'Indochine, l'Afrique, la Nouvelle-Calédonie, les Antilles, Madagascar, c'est la France ; qu'à l'heure actuelle, c'est même la partie la plus importante de notre pays, que nous ne pouvons pas vivre sans elle, que nous serions encore sous la botte si l'Afrique n'était pas restée française. Vous avez à faire comprendre aux Français que des hommes de toutes les couleurs vivent qui sont d'autres Français et qui ont souvent plus de force patriotique et plus de respect national que nous-mêmes [...]. Vous avez à travailler, non pas sur des atomes, ou sur des animaux domestiques, mais sur cette matière infiniment respectable qu'est l'Homme ; et jamais vous ne devez oublier la mission d'interprète que vous avez à remplir. »

Plaçant ainsi ses élèves dans leur futur rôle de lien entre les différentes populations de la « Grande France », André Leroi-Gourhan organise rapidement le contenu de son enseignement autour de trois pôles : l'ethnologie générale (dans laquelle il fait figurer les questions d'anthropologie physique, les races, la sociologie et la linguistique), la préhistoire générale (comprenant les grandes divisions chronologiques du Paléolithique, avec fossiles humains, faunes et géologie) et la technologie (tant les théories et classifications des modes d'acquisition, fabrication et consommation). De plus, désireux d'inscrire son enseignement sur des exercices pratiques, il prolonge en cours ses expériences personnelles sur la constitution de fichiers, les techniques de prise de note, de collecte et d'enregistrement ou de prise de mesures, l'identification des matériaux, les systèmes descriptifs, etc.

Il dispose ainsi d'un éventail thématique et méthodologique propre à structurer son enseignement. Étant le premier enseignant titulaire de ce poste et n'ayant alors la charge que d'une dizaine d'étudiants, à peine, il va pouvoir en organiser le contenu à sa convenance, d'abord seul, puis rapidement avec quelques autres.

En effet, au fil des ans, André Leroi-Gourhan s'entoure progressivement de collaborateurs, comme Madeleine Alézais pour la gestion des études. D'autres interviendront directement dans les cours, comme Gilbert Manessy (agrégé de grammaire et son assistant), Louis Moline (docteur en médecine), Granai et Michéa pour l'enseignement général de l'ethnologie (notamment sur l'Afrique et en sociologie) ou le Dr. Morel (médecin lyonnais) pour la paléopathologie.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
ET LES COLONIES
PRINCIPES ET
ENSEIGNEMENT



André Leroi-Gourhan
observant un crâne d'ours,
Les Furtins, 1948. © Archives
CNRS/MAE/fonds ALG.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT

André Leroi-Gourhan et le « terrain »

Pour autant, il ne conçoit pas d'enseigner l'ethnologie exclusivement avec des cours et des exercices de laboratoire. Son objectif est de former des hommes et des femmes, chercheurs ou techniciens, qui puissent opérer efficacement sur le terrain. Il n'est cependant pas possible de partir avec ses étudiants pour des missions lointaines et c'est pourquoi il décide, dès la première année d'enseignement, de sortir les étudiants des bancs de l'université ou des réserves des musées et de les emmener faire des excursions et des prospections archéologiques dans les environs de Lyon, Mâconnais et Dombes. Très rapidement, il structure ses cours en lien avec ses « campagnes de l'école de fouille » y faisant participer aussi bien ses quelques étudiants lyonnais que ceux de l'institut d'Ethnologie et du musée de l'Homme. Hélène Balfet, sa première « recrue » au CNRS, lui apporte son aide pour l'organisation et l'encadrement des premiers chantiers.

Les vestiges collectés sont ensuite étudiés à Paris dans le cadre des ateliers du centre de Documentation et de Recherche préhistorique, centre du CNRS qu'il crée en 1948.

André Leroi-Gourhan à la foire de Lyon (1949)

Bien qu'habitant Paris, André Leroi-Gourhan s'implique également dans la vie lyonnaise. C'est ainsi qu'outre son enseignement, il va participer à sa manière à la promotion commerciale régionale par sa contribution au catalogue de l'exposition présentée au palais de la Foire de Lyon, en octobre 1949 sur le thème « L'Habitat rural et l'équipement agricole ». Il s'agit d'une exposition très technique, destinée aux professionnels de l'agriculture, du commerce et de l'aménagement du territoire, présentant les caractéristiques actuelles et futures des installations rationnelles de l'exploitation la plus performante possible, en fonction des milieux et des productions à y développer.

Lorsqu'André Leroi-Gourhan apporte son concours à cette manifestation, c'est pour enrichir humainement la manière de voir l'apport indispensable des produits qui nous viennent d'outre-mer. Il le fait à sa manière, dans la ligne annoncée lors de sa séance inaugurale, en insistant fortement sur la nécessité impérieuse de mieux connaître les hommes de la nouvelle Union française, et de les considérer avec respect, condition essentielle d'une collaboration bien comprise.

« Ces hommes et ces femmes, vous les connaissez... Avant la guerre, ils étaient à tout instant présents dans votre vie. Le café, le chocolat, le riz, les graisses végétales, l'huile d'arachide, la ficelle, les cuirs, le caoutchouc, la laine, le coton



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
ET LES COLONIES
PRINCIPES ET
ENSEIGNEMENT



Photo du haut

Départ pour le chantier de
Villefranche en décembre 1946.
De gauche à droite : Barnérias,
Madeleine Alézaïs, André Leroi-
Gourhan et Nicole Dutriévoz.

Photo du bas

Départ pour le chantier des
Furtins en charrette à bras
en 1947.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT

venaient de ces hommes qui sont les paysans de l'autre côté de la mer. Quand la guerre nous séparait d'eux, la ficelle était en papier, les chaussures en carton, on nommait succédanés des choses qui n'étaient même plus l'ombre de produits d'outre-mer. Aujourd'hui, ils reprennent peu à peu leur place dans notre vie, citoyens d'une Union française qui prend conscience de sa dignité. Ces hommes vous semblent étranges et lointains ; pour eux, nous sommes aussi d'étranges créatures qu'ils envient parfois, qu'ils estiment souvent, mais qu'ils n'admirent pas toujours. [...] Ils sont des millions et des millions par le monde, beaucoup plus nombreux que nous autres, et ces millions d'hommes se sont tournés vers nous pour nous interroger sur leur avenir. Nous sommes allés vers eux en leur disant que nous possédions d'admirables secrets pour mieux vivre. Et, de fait, nous avons beaucoup réalisé, mais le meilleur restera à accomplir jusqu'au jour où chacun de nous sentira les liens humains qui existent au-delà de la diversité des coutumes et des langues. Ces hommes d'aujourd'hui, ce ne sont pas seulement du café sur la table, de l'huile dans la salade, du caoutchouc autour des roues d'un tracteur, ce sont les paysans d'en face, de l'autre côté de l'eau, de l'Asie, de l'Océanie, de l'Afrique. »⁵

Il est remarquable de constater à quel point il crée un lien fort et volontaire entre l'analyse des populations dites « indigènes » et leur impact en retour sur la population métropolitaine dans une perspective d'évolution mutuelle et réciproque.

Pour André Leroi-Gourhan, les produits, les objets, les manières de faire, sont autant de liens possibles entre nous et leurs auteurs...

L'utilisation de la collection d'objets ethnographiques par André Leroi-Gourhan

Par conséquent, il donne ses cours non seulement dans les locaux du quai Claude Bernard, mais aussi boulevard des Belges, au musée Guimet situé dans le même bâtiment que le musée des Colonies et le Muséum d'Histoire naturelle, ce qui lui permet d'illustrer ses propos avec les objets présentés en vitrine. Il utilise également la collection cédée à la faculté des Lettres de Lyon en 1947 par le musée colonial de la chambre de commerce de Lyon, afin d'illustrer ses cours d'ethnologie. Parmi les pièces de cette collection, nous avons retrouvé une feuille mentionnant le procédé à suivre pour décrire un objet. Cette feuille d'instructions, écrite par Leroi-Gourhan, était vraisemblablement destinée à un exercice ou à un examen. Pour cette partie de son enseignement, il exploite donc largement les objets disponibles dans les musées lyonnais,

⁵ André Leroi-Gourhan, « Les paysans de l'Union française », dans *L'Habitat rural et l'équipement agricole, conclusions techniques de l'exposition de l'habitat rural et de l'équipement agricole*, Palais de la Foire de Lyon, octobre 1949, Éditions Pierre Bissuel, Lyon, 1949, p. 34-39, 6 fig.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT

⁶ André Leroi-Gourhan, *Évolution et techniques. L'Homme et la matière*, Éditions Albin Michel, 1971 (1ère édition en 1943), [348 pages], suivi d'*Évolution et techniques. Milieu et techniques*, Éditions Albin Michel, 1973 (1^{ère} édition en 1945), [375 pages].

des objets « exotiques » personnels (il est lui-même un collectionneur averti depuis sa jeunesse) et des vestiges lithiques provenant des fouilles ou des prospections conduites avec ses étudiants dans la région. La technologie est une dimension de l'activité humaine qu'il a abordée résolument dès les années trente en suivant les cours d'ethnologie de Marcel Mauss, puis qu'il a développée ensuite par de nombreux articles et par les observations faites lors de son séjour d'étude au Japon.

L'ensemble de ces travaux vont donner lieu à l'une de ses plus fameuses publications, régulièrement rééditée : *Évolution et techniques*⁶. En outre, à partir de cette même rentrée universitaire, il développe simultanément des recherches en « technologie comparée » et un enseignement à Paris dans le cadre de l'institut d'Ethnologie (musée de l'Homme).

Tout est donc en place pour que les « objets » soient au centre de sa pédagogie. Cependant, pour André Leroi-Gourhan, ceux-ci n'étaient surtout pas à considérer d'un point de vue esthétique ou d'histoire de l'Art, mais bien d'un point de vue technique, voie de la connaissance des hommes qui les ont mis en œuvre.

- « Imaginez un objet que vous avez trouvé, en donner la description ethnographique de façon à pouvoir dégager les règles d'une bonne observation. » (option Ethnologie Sciences, 1947)
- « Dans quelle mesure l'Ethnologie peut-elle prétendre à établir une distinction entre technique et social ? » (option Ethnologie générale, 1950)
- « Établir, pour un milieu au choix, le plan d'une enquête sur l'organisation et l'équipement technique d'une habitation. » (option Technologie, 1950)

Ces quelques éléments de l'activité d'enseignant d'André Leroi-Gourhan, empruntés ici au champ particulier de la technologie « d'objets d'ailleurs », illustrent bien ce qui fut une constante chez ce grand penseur : lier l'observation stricte des productions et objets à ceux qui en sont la source, c'est-à-dire les hommes. Pour cela, il cherche et cherchera inlassablement à instaurer, dans le temps et dans l'espace, des passerelles entre d'une part les faits les plus infimes, à collecter, décrire et organiser et d'autre part l'humanité la plus large.

C'est ainsi que les sujets d'examen que les étudiants tiraient au sort parmi une série de petits papiers au moment des épreuves orales leur demandaient toujours, d'une manière ou d'une autre, d'identifier et de caractériser une série d'aspects sur l'objet attribué : matière, mode de fabrication et mode d'utilisation. Devaient s'y ajouter l'origine (pays, population et date) et le contexte d'usage.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN ET LES COLONIES PRINCIPES ET ENSEIGNEMENT

En outre, certains libellés montrent qu'André Leroi-Gourhan attendait de ses étudiants qu'ils structurent et argumentent de manière logique leur raisonnement, proposant éventuellement plusieurs hypothèses, donnant ainsi une dimension humaine à l'observation⁷.

Ces épreuves orales étaient complétées par des épreuves sur table. Parmi les quelques sujets conservés, certains concernent la technologie et témoignent de l'approche large de l'enseignement donné :

- « Décrire à votre choix un objet de vannerie d'Afrique ou d'Océanie et montrez à ce propos les principales règles d'une bonne observation de cette technique. » (option Ethnologie Sciences, 1945)
- « Donner, avec des exemples de votre choix, le plan d'une enquête, générale ou particulière, sur les techniques de fabrication. Établir le cadre classificatoire, noter les points que vous désiriez étudier plus spécialement, énumérer le matériel scientifique qui permettrait de mener l'enquête à bonne fin. » (option Ethnologie générale, 1945)
- « Les relations entre l'économie et la technique. Position et rôle du technicien dans la société. » (option Ethnologie générale, 1947)

Philippe SOULIER

CNRS, UMR 7041/ArScAn-Ethnologie préhistorique.

⁷ Une part importante des archives concernant l'enseignement d'André Leroi-Gourhan à Lyon est conservée à Nanterre (fonds Leroi-Gourhan, archives de la MAE). Voir : Philippe Soulier, « André Leroi-Gourhan par lui-même : les archives de sa vie », dans *Autour de l'homme : contexte et actualité d'André Leroi-Gourhan*, sous la direction d'Audouze et Schlanger, APDCA, Antibes, 2004, p. 327-347.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN
ET LES COLONIES
PRINCIPES ET
ENSEIGNEMENT

Decrire l'objet d'un point de vue ethnographique
et, plus particulièrement, technologique.

S'attacher aux caractéristiques de forme et de
fonction (fabrication, usage, etc...)

Dessin.

Nota. Fondez vos remarques et vos déductions
sur la "vraisemblance" en évitant les
généralités de manuel.

Consigne d'examen donnée
aux étudiants par André
Leroi-Gourhan pour les
descriptions d'objet, retrouvée
avec les objets de la collection
ethnographique de Lyon 3.
© Nathalie Meunier



L'HOMME FACE
À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-GOURHAN, ENTRE MATIÈRES, OBJETS, TECHNIQUES ET HOMMES

La place et le parcours d'André Leroi-Gourhan dans l'ethnologie au 20^{ème} siècle sont originaux à plus d'un titre. En effet, non seulement les disciplines qu'il a pratiquées durant sa vie sont nombreuses et diversifiées mais les chemins qu'il y a suivis ont souvent été novateurs, notamment par une approche croisée de chacune d'entre elles.

C'est particulièrement le cas en ethnologie, où il a proposé des perspectives originales pour l'approche matérielle des activités des hommes. La collecte documentaire, puis son organisation systématique aboutissant, notamment par le biais de changements d'échelles, d'espace et de temps, à la constitution des données et leur interprétation à de nouvelles connaissances. C'est ce cheminement que nous allons suivre ici des années 30 aux années 60 et suivantes.

Des débuts prometteurs

La manière dont André Leroi-Gourhan a conduit ses recherches avec constance pendant plusieurs décennies peut en effet se suivre, et se comprendre, à travers son propre itinéraire. Sorti du système scolaire à l'âge de 14 ans, il est suffisamment curieux et avide de connaissances pour se former seul : zoologie et paléontologie à l'Ecole d'anthropologie de Paris, bibliothèque à la Ville de Paris, russe puis chinois à l'Ecole des Langues orientales et au Collège de France, et enfin sociologie et



L'HOMME FACE À L'OBJET

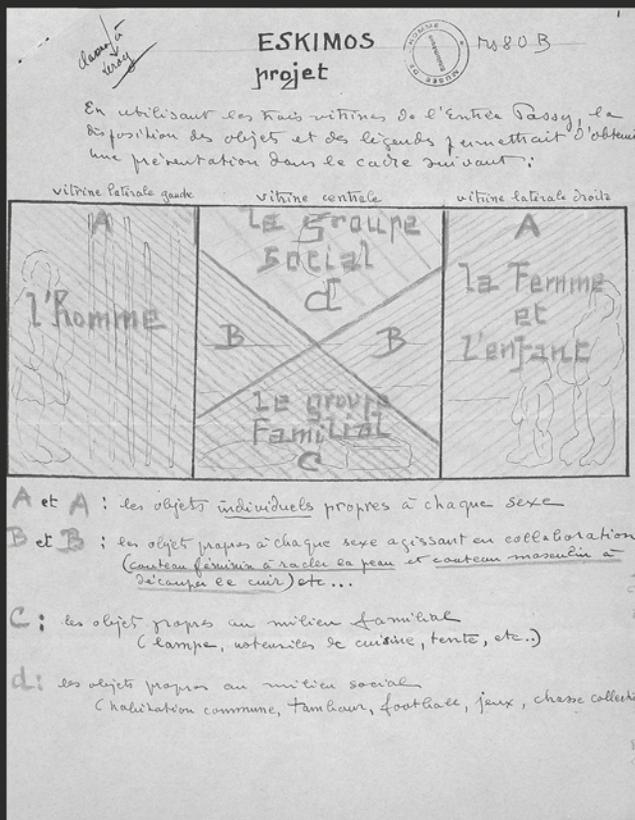
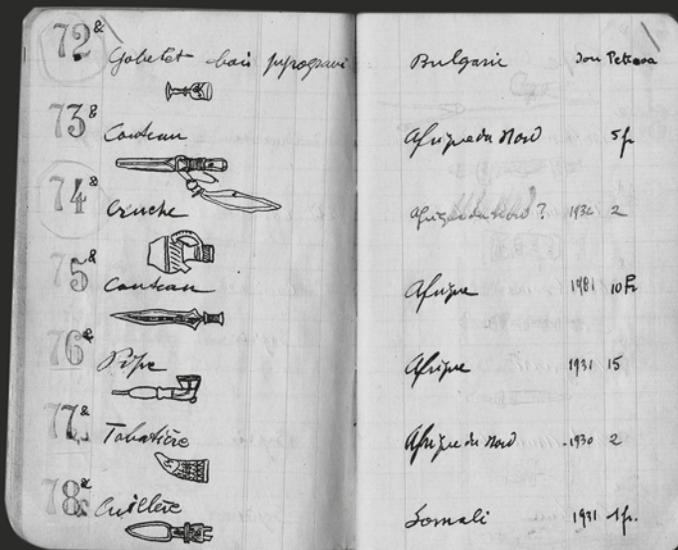
ANDRÉ LEROI-GOURHAN, ENTRE MATIÈRES, OBJETS, TECHNIQUES ET HOMMES

Photo du haut

Carnet personnel d'achat d'objets d'André Leroi-Gourhan qui lui servent de supports pour ses observations technologiques ou naturalistes, Afrique années 1930.
© Archives CNRS/MAE/fonds ALG.

Photo du bas

André Leroi-Gourhan et le Musée de l'Homme, 1932-1935. Projet de vitrine sur les Eskimos conjuguant les aspects techniques et la séparation des tâches entre hommes et femmes. © Archives MNHN, correspondance, cote 2AMIK59D.





L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

ethnologie aux cours de Marcel Mauss, enseignement qu'il suivra pendant trois ans. Il fréquente les musées parisiens – Muséum national d'Histoire naturelle, Musée des Arts asiatiques Guimet, Musée d'Ethnographie du Trocadéro – et, finalement, y travaille ... bénévolement ! A Guimet, il est chargé de nettoyer et ranger les collections conservées en réserve, et, au Trocadéro, Paul Rivet le confie à Anatole Lewitsky (responsable du département arctique) avec qui il s'initie à la classification systématique des objets, et à Georges-Henri Rivière qui lui donne le goût des mises en vitrine. Dès ses débuts, au sortir de l'adolescence, il se trouve donc plongé dans un univers d'objets provenant de civilisations lointaines. Cela le passionne et il va rapidement les manipuler et les étudier de près : décors des vases du Bronze chinois, masques et marionnettes de l'Extrême-Orient, objets et techniques inuits (autrefois appelés eskimos), broderies des Lapons, etc.

Il publie quelques articles, scientifiques ou de vulgarisation, commence à donner quelques conférences et participe à des montages d'exposition.

En décembre 1934, il monte même sa première exposition temporaire au Musée du Trocadéro, sur la vie des Inuits. Il y détaille les objets du quotidien, des harpons au kayak, dans leur fabrication et leur usage ; et il complète en soulignant les relations strictement définies qu'entretiennent hommes et femmes, dont les activités se répartissent entre la chasse et les activités domestiques. Surtout, il décrit en quoi ces activités sont intimement liées autant à l'organisation sociale et au rythme des saisons, qu'à leur mythologie.

Ses premières productions importantes sont publiées en 1936, alors qu'il n'a que 25 ans. Tout d'abord *La civilisation du renne*, où il compile une large documentation sur les différentes populations – des Magdaléniens d'Europe occidentale aux Lapons du Grand Nord – qui vivent du et avec le renne, que ce soit comme chasseurs ou comme éleveurs. Il confronte les témoignages matériels de ces groupes humains que séparent autant les millénaires que les milliers de kilomètres, et établit des rapprochements audacieux le conduisant à envisager des filiations directes entre eux. C'est la première ébauche de ce qu'il appelle dès lors une « ethnologie préhistorique ». Celle-ci, à rebours de celle pratiquée par les préhistoriens classiques qui interprètent les vestiges collectés en fouille en les assimilant directement aux objets produits par les « primitifs » contemporains, cherche dans le passé des témoignages permettant d'enraciner dans le temps les pratiques des populations actuelles – en l'occurrence les Inuits.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

⁸ Voir : Beaune S. A. de (2011) – « La genèse de la technologie comparée chez André Leroi-Gourhan. Introduction à son article « l'homme et la nature », paru dans l'Encyclopédie française en 1936 », *Documents pour l'histoire des techniques*, CNAM, n°20, 2011, p. 197-202 [Le texte de Leroi-Gourhan est reproduit à la suite, p. 203-223]. En ligne : <http://dht.revues.org/1826>.

Premiers pas en technologie

Simultanément, sous la direction de Paul Rivet, il participe au volume VII de *l'Encyclopédie française*. C'est l'occasion de présenter son essai intitulé « L'homme et la nature », premier chapitre de la section consacrée aux « Formes élémentaires de l'activité humaine ». Loin de se contenter de faire un inventaire raisonné des ressources naturelles exploitées par les hommes à travers le monde, il entreprend de revisiter les classifications des « techniques générales », alors enseignées par Marcel Mauss⁸. Il y rappelle que :

« la Technologie (...) est l'étude des procédés qui (...) permettent [à l'homme] d'utiliser les matériaux mis à sa disposition par le milieu physique ».

Cette définition générale se déclinant en différentes échelles pour son objet d'étude :

« elle part de l'unité qui est l'outil, figuré dans sa plus simple expression par une pierre ou une branche - pour aboutir à des complexes dont l'expression la plus élaborée peut être rendue par une foire, un parlement ou une procession religieuse ».

Et il indique aussitôt sa propre manière de voir car :

« des considérations d'ordre purement mécanique, qui n'ont pas jusqu'à présent trouvé place dans les manuels, nous ont porté à proposer une division nouvelle des techniques générales » Ces considérations « mécaniques » font que « la classification adoptée ici (...) est mécaniquement logique, elle n'est ni chronologique, ni rigoureusement morphologique ».

Il s'appuie pour cela sur le fait que :

« la forme d'un instrument dans tous les temps et sous tous les climats est conditionnée par la matière à traiter et par le résultat que l'on désire en obtenir. Toute action mécanique sur la matière est l'aboutissement d'une percussion [liée] à la constitution de la matière à traiter et à l'action escomptée ».

Les matières elles-mêmes étant considérées non pas selon leur nature (minérale, végétale, osseuse) mais selon leur consistance :

« Par ordre de constitution, nous classons les matières en : solides stables de grande densité ; solides stables de moyenne ou faible densité ; solides stables de constitution fibreuse ; solides semi-plastiques ; solides souples ; fluides ». En complément, « l'action résultant de percussions, nous classons celles-ci en : percussions perpendiculaires ; obliques ; circulaires ; diffuses. ».

Il adopte ici une position théorique qu'il n'aura de cesse de vouloir approfondir tout au long de sa vie. Pour autant, sa proposition de perspective technologique ne s'organise encore que sur selon deux axes : la matière et l'action qu'elle subit pour être transformée par l'homme, car « de ces deux ordres de considérations, l'instrument se dégage spontanément ».



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

Évolution et Techniques : un essai théorique universaliste

Dix ans plus tard, après une mission de deux ans au Japon, il soutient une thèse (*Archéologie du Pacifique Nord*) dans laquelle il se détache explicitement de ses positions migratoires antérieures : désormais, il considère que les déplacements des objets, des savoir-faire techniques, des idéologies et finalement des hommes sont à dissocier. Dans le même temps, il produit un ouvrage en deux volumes qui fera date : *Évolution et techniques*. Le premier, *L'homme et la matière* (1943), reprend la structure de ses propositions antérieures, mais en les systématisant et avec un large panel d'exemples, tant pour les matières, les modes de percussion que les énergies les mettant en œuvre – feu, eau, air et force animale.

Les techniques de fabrication, y sont décrites, là aussi, dans l'ordre de la consistance des matières – des solides stables aux fluides – et non de leur nature. Le second volume, *Milieu et techniques*, comme son intitulé l'indique, aborde la notion de milieu dans lequel les objets sont produits : non seulement le milieu naturel extérieur, pourvoyeur de ressources primaires, mais aussi le milieu culturel intérieur qui, autant que l'autre, conditionne la production : pas d'invention, ni même d'emprunt d'une technique, d'un outil, d'une arme, sans que le groupe humain n'en ressente le besoin. On voit que, à partir de ce moment, la question des objets, de leurs techniques de production et d'usage, prend explicitement une dimension sociétale déterminante. L'un ne se comprend pas sans l'autre. C'est dans ce contexte qu'il faut entendre les notions de « tendance » et de « progrès » que développe alors Leroi-Gourhan. La « tendance » peut être définie comme la force interne au groupe, sous-tendant, voire déterminant, une trajectoire partant d'un besoin fondamental (couper, creuser, écraser, lancer, etc.) pour aboutir à un produit. C'est pourquoi la « tendance » n'a aucune matérialité en soi. Elle ne prend consistance que dans les « faits ». Il y aurait donc :

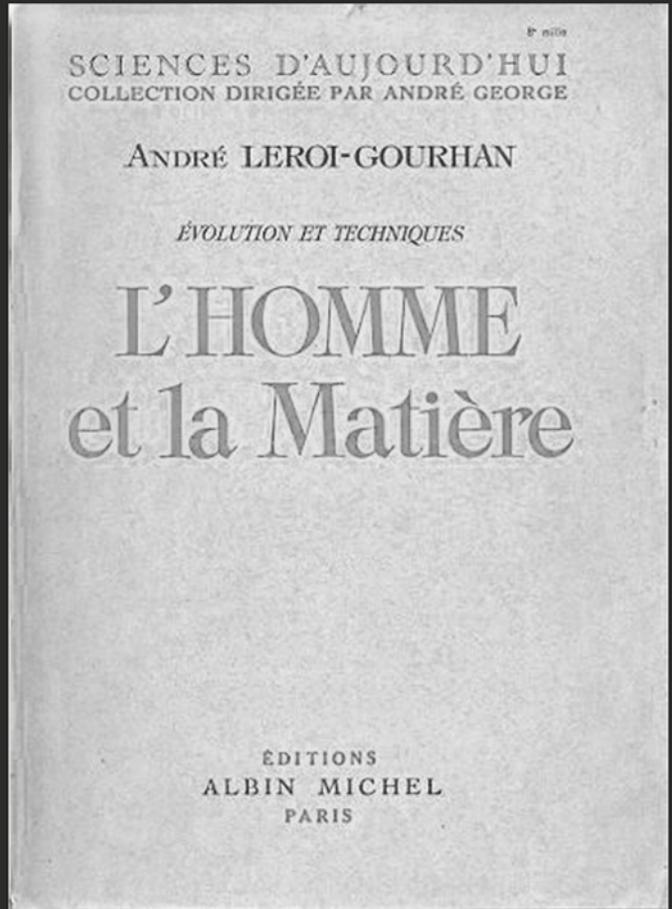
« dans l'activité humaine deux ordres d'essences absolument distinctes : des phénomènes de tendances qui tiennent à la nature même de l'évolution et des faits qui sont indissolublement liés au milieu dans lequel ils se produisent. La tendance a un caractère inévitable, prévisible, rectiligne » (p. 27).

Elle aboutit à un objet dont la matière et la forme sont le produit à la fois du besoin, des conditions matérielles et des traditions du groupe. L'accumulation des perfectionnements optimisant la réalisation effective du besoin initial structure alors la diversification adjacente des modalités techniques et esthétiques qui s'organisent en degrés successifs des faits présents dans l'exécution.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES



© André Leroi-Gourhan,
L'Homme et la matière, Albin
Michel, 1943.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI- GOURHAN, ENTRE MATIÈRES, OBJETS, TECHNIQUES ET HOMMES

⁹ Leroi-Gourhan A. (1949) - « Note sur les rapports de la technologie et de la sociologie », *L'année sociologique* (1940-48), 1949, p. 766-772 [Ce texte a été publié en 1949, plusieurs années d'interruption des livraisons de la revue. Reste à savoir quand il a été écrit... Il a été republié dans : Mauss (M.), 2012, *Techniques, technologie et civilisation*, édition et présentation de Nathan Schlanger, coll. Quadrige, PUF, p. 431-439].

Au final, par l'échelle extensive de son approche, il considère que :

« la continuité de l'effort technique chez l'Homme fait de la Technologie une discipline où les valeurs communes au reste de l'Ethnologie ne sont que partiellement applicables. Si l'on cherche la parenté réelle de la Technologie, c'est vers la Paléontologie, vers la Biologie au sens large, qu'il faut s'orienter ». Pour autant, « similitude ne signifie pas identité (...). Si la Biologie peut hésiter à prêter à la vie des plans prédéterminés, nous pouvons attribuer à cette mince pellicule matérielle qui s'interpose entre l'Homme et le Milieu, des tendances, des intentions, un but, parce qu'elle est création humaine et parce que l'homme est apte à désirer » (p. 472).

Toujours dans les années 40, complétant sa réflexion méthodologique, Leroi-Gourhan donne un texte⁹ qui précise les nouvelles voies prises depuis une décennie pour approfondir certains aspects et le dépasser sur certains domaines. Il met en relief les rapports entre ethnologie, sociologie et technologie pour la compréhension des hommes et des populations. Pour lui, la technologie doit prendre de l'ampleur et se construire en discipline autonome, c'est-à-dire avec ses propres méthodologies, en interface entre sciences de l'homme et sciences de la nature.

C'est pourquoi il considère que, par son objet d'étude, ses méthodes et son ambition :

« la technologie est destinée à constituer une discipline en soit, et non une discipline d'appoint » (p. 767).

Reprenant sa comparaison entre sciences de l'homme et sciences de la nature, il estime que les objets se situent dans un interface méthodologique et conceptuel contraignant à les envisager de manière spécifique. Et il en tire la conclusion qu'elles se complètent de manière indispensable pour concourir, ensemble, à cerner les sociétés étudiées :

« Il n'est pas moins indispensable à celui qui étudie l'outil d'aller à la rencontre de l'homme qui l'utilise, qu'il est nécessaire à celui qui met l'individu en société de tenir avec sécurité les témoins matériels qui l'entourent » (p. 772).

De la théorie au terrain

C'est à ce point de son raisonnement que, au lendemain de la guerre, les circonstances vont profondément renouveler les données sur lesquelles il s'appuie : d'une part son enseignement de « l'ethnologie coloniale » à Lyon, et d'autre part l'archéologie préhistorique. La première va le conduire aux développements sur les implications d'une ethnologie appliquée, la seconde va lui faire connaître les réalités de la chronologie préhistorique, tant pour les hommes fossiles que pour leurs activités.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

¹⁰ Leroi-Gourhan A. et Poirier J. (1953) et coll. - *Ethnologie de l'Union française (territoires extérieurs), tome premier : Afrique ; tome second : Asie, Océanie, Amérique*, Paris, PUF.

Technologie et colonies

Alors qu'il enseigne depuis quelques années, Leroi-Gourhan saisit l'opportunité des 2 volumes d'*Ethnologie de l'Union française*¹⁰, pour placer un chapitre sur ces questions de la technologie et de la place spécifique qu'il lui assigne dans les recherches ethnologiques.

Au-delà de son discours systématique, descriptif et classificatoire, il ressort que :

« l'apport essentiel de la technologie est d'établir la signification technique des faits observés » (p. 44).

A cet égard, la technologie est une approche à promouvoir comme volet indispensable de la recherche fondamentale pour comprendre le monde, passé comme actuel, mais aussi pour pouvoir intervenir sur les évolutions des sociétés humaines, notamment telle qu'elles se dessinent en contexte colonial. Mais, pour cela, il est prioritaire d'agir en fonction de concepts et d'objectifs qui ne lui apparaissent pas définis avec rigueur, comme par exemple la notion de « progrès » tant celle-ci paraît aller de soi. Ce qu'il estime être un danger car il considère que cette notion ne revêt pas les mêmes significations selon les sociétés : en effet, le « progrès » que la métropole apporte à ces populations n'en est pas forcément un pour eux, souvent même bien au contraire !

A cet égard, il souligne la nécessité d'une analyse préalable des situations techniques et sociales des populations, réalisée par des ethnologues, et permettant la compréhension des populations avant qu'il ne soit question de relations commerciales, industrielles voire « morales ». Il attribue le grand retard en ce domaine, au fait que les approches techniques (= applicatives) et ethnologiques (= sociologiques) ne sont pas assez convergentes, ni dans leurs pratiques, ni dans leurs modalités, ni dans leurs objectifs :

« parce que l'ingénieur n'a pas à en poursuivre les mobiles mais à en rechercher les résultats et parce que l'ethnologue pouvait lui assigner une place, ébaucher ce que sa logique quotidienne lui donnait d'expérience, mais restait court devant une discipline dont les méthodes faisaient défaut » (p. 12).

Son objectif est donc de les faire se rapprocher par et pour une « technologie appliquée aux nécessaires transformations de la société ».



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

¹¹ Leroi-Gourhan explique que, si les catholiques sont de principe tous « monogénistes » car croyant en l'unicité de l'homme en tant que créature de Dieu, la question était pour eux de savoir à partir de quels critères et de quand on pouvait parler d'hommes.

¹² Wiedenreich F. (1946) - Apes, giants and man, Chicago, UPC.

Combiner les approches paléontologique et technologique de l'anthropogénèse

Dans le même temps, les réalités stratigraphiques du terrain archéologique et la découverte d'os humains fossiles à Arcy lui font reconsidérer ses idées reçues en préhistoire.

Par ailleurs monogéniste de conviction en tant que catholique¹¹, André Leroi-Gourhan remarque très rapidement que la faiblesse numérique des restes humains fossiles empêche encore plus toute véritable étude scientifique sur le sujet. C'est pourquoi, son propos n'étant pas strictement de systématique paléontologique mais d'évolution générale de l'humanité, il délaisse les tentatives de reconstitutions phylétiques mettant en jeu le détail des fossiles eux-mêmes. Il préfère essayer de les replacer dans un assemblage cohérent dans le temps et l'espace, par une prise en compte globale dans le système des « nappes » paléontologiques de Franz Wiedenreich¹² Dans ce paradigme, les échelles des observations paléontologiques s'associent à celles des ensembles d'outillages lithiques collectés dans les niveaux archéologiques.

La technologie en préhistoire lointaine

Ainsi, Leroi-Gourhan considère rapidement que si les périodes récentes peuvent servir de cadre à des recherches technologiques en lien avec la diversité des groupes humains étudiés, il ne peut en être de même pour la préhistoire : en effet, le nombre et la variété des objets techniques sont de plus en plus réduits à mesure que l'on recule dans le temps ; et plus encore les restes anthropologiques, supports des reconstitutions d'évolution paléontologique. Enfin, les chercheurs actuels ont perdu la connaissance de l'usage des vestiges rescapés des temps anciens, outils ou armes. C'est pourquoi il restreint son raisonnement technologique à un aspect qu'il considère universel et intemporel : le besoin de couper et de trancher. Ce besoin fondamental n'est certainement pas le seul à avoir existé, mais c'est, pour lui, le seul à toujours se manifester par le dégagement d'une ligne tranchante sur une matière travaillée, qu'elle soit en pierre, os ou métal ; et, sur la pierre, seule matière rescapée des populations les plus anciennes et archaïques, cette ligne ne peut se faire naturellement. D'où l'idée de classer les outils lithiques de la préhistoire en fonction du ratio masse de matière travaillée sur longueur de tranchant et de considérer que les hommes n'ont eu de cesse d'augmenter leur productivité en diminuant ce ratio... Tout au moins théoriquement et à l'échelle paléontologique ! C'est ainsi qu'il peut établir une chronologie comparée entre les



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES



Fouille à la grotte du Renne,
Arcy-sur-Cure (Yonne), entre
1955 et 1960. © Hélène Balfet,
Archives CNRS/MAE/fonds
ALG.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

grandes familles d'anthropiens – des Australanthropiens aux Néanthropiens – et les stades techniques, de ceux dégagant quelques centimètres de tranchant par kilo de silex à ceux permettant d'obtenir plusieurs mètres de tranchant avec la même quantité. Ce progrès technique, quantifiable, témoignerait d'une plus grande capacité technique des humains au fil des dizaines de millénaires de la préhistoire. Ainsi, les étapes techniques de fabrication des outils de silex s'enchaînent comme les stades cognitifs dont ils sont la transcription.

Il précise que, si le producteur, en taillant son bloc de matière, doit avoir mentalement un schéma conceptuel aboutissant au résultat souhaité, par définition ce schéma n'inclut pas le stade technique suivant, alors que chaque nouvelle étape conserve et enrichit les acquis techniques précédents. Ce n'est qu'à l'issue de siècles de répétition de gestes identiques, reproduits par apprentissage social pour obtenir des produits identiques, que des innovations, individuelles, peuvent prendre leur place et conduire à un renouveau qui sera ensuite éventuellement adopté par le groupe, si cela correspond à un besoin réel. Ce qu'il interprète de cette lente progression technique correspond alors, pour lui, aux rythmes de l'évolution paléontologique de l'humanité.

Revenant ainsi sur le schéma conceptuel couramment admis, y compris par lui-même dix ans auparavant, il rappelle que c'est au stade de l'homme de Néanderthal que les chercheurs avaient pensé à mettre la barrière entre *faber* et *sapiens*. Or, il constate qu'avec la technique Levallois des Néanderthaliens – caractérisée par la complexité de la mise en œuvre avec enchaînement préconçu de six phases techniques - tout indique que ceux-ci étaient déjà bien des « penseurs » et que, si barrière il doit y avoir, celle-ci se situe dans un passé bien plus lointain, la notion d'homme associant dès l'origine et par définition les concepts de *faber* et de *sapiens*, chacun au même niveau de complexité.

Pour autant, il constate qu'avec *Homo sapiens*, qui prend la suite chronologique des Néanderthaliens, les productions changent profondément sur deux plans : la diversification rapide des outillages, tant en nombre qu'en assemblages, et l'expression symbolique, tant pour l'art pariétal que mobilier. Ces évolutions étant sensibles sur des territoires restreints et sur moins de millénaires, il en déduit que les indices sont suffisamment nombreux pour tenter des interprétations d'ordre ethnographique et non plus paléontologique. Il estime en corollaire que ce serait certainement possible pour les périodes antérieures dès lors qu'on pourrait disposer de données suffisamment denses.

¹³ Thèse en grande partie reproduite dans : Leroi-Gourhan A. (1983) – *Mécanique vivante*, Paris, A. Fayard.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

Outil, technique et chaîne opératoire

En 1956, deux ans après avoir soutenu sa thèse de sciences sur « la mécanique des crânes des vertébrés terrestres »¹³ - qui lui fournit une large part de son argumentaire sur les rythmes de l'anthropisation - et à la veille de son arrivée en Sorbonne pour y remplacer Marcel Griaule, il revisite pour ses étudiants l'ensemble de ses travaux en technologie¹⁴.

Il y rappelle que :

« si traditionnellement, la technologie est fondée sur l'étude de l'outil (...) celui-ci (...) n'existe que dans le cycle opératoire ; il n'a pas de valeur en soi, mais en tant qu'instrument de ce cycle, inséparable du geste qui le rend efficace ».

Par ailleurs, la notion de « chaîne opératoire » s'appliquant à l'ensemble du monde animal, dont les productions techniques sont présentes à tous les stades des classifications du vivant, il souligne que la différence fondamentale réside dans le fait que l'outil humain est ethnique, et non tributaire de l'espèce car situé hors du corps. De fait, si on peut dire que :

« l'outil, (...) n'existe que dans la chaîne opératoire, il n'en est pas pour autant le support, mais est seulement un "élément efficace et momentané (...) de la mémoire opératoire" ».

C'est pourquoi Leroi-Gourhan prévient que :

« lorsqu'on parle des techniques, il faut penser à une série de gestes, outils inclus, mais non à une vitrine de musée pleine d'outils ».

Sans geste et mémoire opératoire, l'outil est donc vide de sens technique. Au-delà, dans nos sociétés industrielles, et :

« au terme de l'évolution, l'outil-geste se retrouve dans la mécanisation, dans la machine-outil : le geste est amovible, et intégré dans une mécanique ; un seul geste simple de l'ouvrier déclenche dans la machine toute une série de gestes que l'on a enfermés dans un dispositif complexe, où l'outil est redevenu inamovible » (p. 19)

Les dernières étapes

Dès l'année suivante, sa première à la Sorbonne, il ajoute une corde à son arc pour l'approche de la complexité humaine en abordant de manière nouvelle l'étude des arts du Paléolithique. Si jusqu'alors il les considérait, globalement, comme une caractéristique permettant d'isoler *Homo sapiens* des humanités antérieures, ses nouvelles conceptions - autant confortées qu'étayées par celles d'A. Laming - lui permettent de sonder plus avant la complexité symbolique de ces populations du Paléolithique supérieur. Ces nouvelles manières de voir vont lui permettre, en les associant à ses recherches paléontologiques et au contenu de ses enseignements depuis une dizaine

¹⁴ Leroi-Gourhan A. (1956) - *Cours de technologie*, 1955-56. Paris, Institut d'Ethnologie, 47p. [cours photocopié].



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES

d'années, d'établir une vaste synthèse sur les trajectoires de l'humanité dans *Le geste et la parole...* De cette publication nous pouvons retenir la plus grande précision qu'il pense désormais pouvoir apporter à sa perception de l'ethnologie préhistorique. Tout d'abord en ce qui concerne la manière dont il propose de considérer les outillages même des préhistoriques :

« il reste à essayer, pour la préhistoire, non pas de délimiter des ethnies à partir des outils, mais de rechercher ce qui peut, malgré tout, être sur des objets le reflet d'une diversification ethnique. En d'autres termes, la cartographie des types principaux, et surtout celle des variantes, époque par époque, devrait fournir des indications utilisables » (p. 202).

Ensuite, ses récentes conceptions en matière d'art paléolithique lui en révèlent l'intérêt comme critère de différenciation ethnique, et cela d'autant plus qu'il considère différemment les processus évolutifs : autant, en préhistoire, l'évolution des outillages reste le reflet du cumul des techniques, autant celui des images relèvent du symbolique, domaine qu'il sait depuis ses premiers travaux être déconnecté du précédent.

« La diversification culturelle a été le régulateur principal de l'évolution au niveau de l'*Homo sapiens*. Si l'outillage (...) est le plus mauvais critère que l'on puisse choisir, l'art par contre, dont on dispose à partir du Paléolithique supérieur, montre indiscutablement que des unités régionales distinctes ont vécu côte à côte, baignant dans la même culture matérielle, mais séparés les unes des autres par les mille détails de la personnalité de groupe » (p. 204).

Très mobilisé par le terrain archéologique (Pincevent à partir de 1964) et ses recherches sur l'art pariétal (Collège de France, 1969), les années suivantes seront plus celles d'affinements de ses concepts à la faveur de découvertes nouvelles que de véritables enrichissements méthodologiques. Pour ceux-ci, il faudra compter sur ses successeurs qui, après Robert Cresswell à Paris et Hélène Balfet à Aix-en-Provence, poursuivent jusqu'à aujourd'hui les objectifs initiés par Leroi-Gourhan.

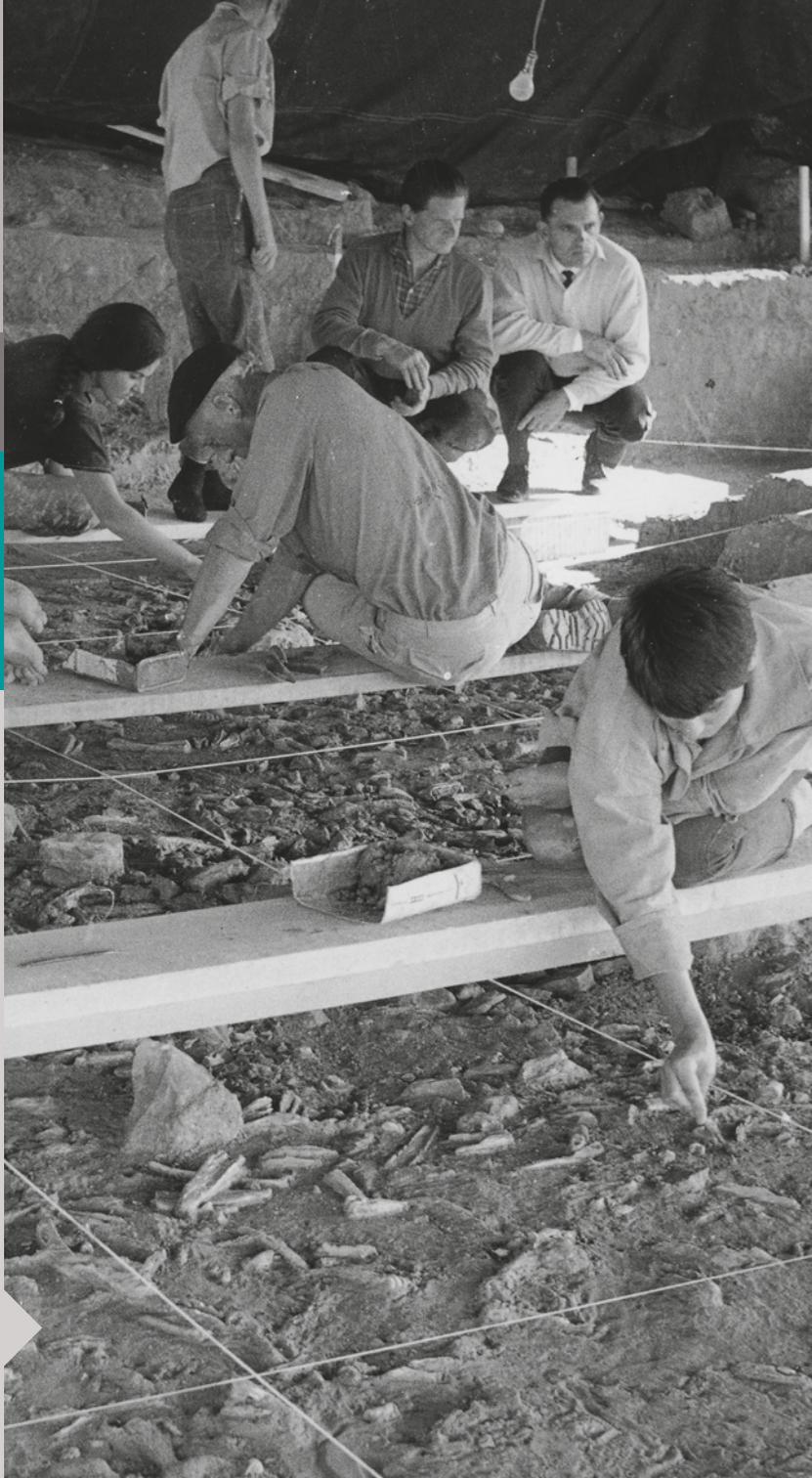
Philippe SOULIER

CNRS, UMR 7041/ArScAn-ethnologie préhistorique.



L'HOMME FACE À L'OBJET

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN,
ENTRE MATIÈRES,
OBJETS,
TECHNIQUES
ET HOMMES



Fouilles de Pincevent, juin
1964. © Henri Cohen, Archives
CNRS/MAE/fonds ALG.

L'Homme
[L'Objet]

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

L'OBJET SURDIMENSIONNÉ



L'OBJET
SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

La collection d'objets ethnographiques de l'Université Lyon 3 a été réunie à partir de collections issues de plusieurs expositions, en particulier l'Exposition universelle, internationale et coloniale de Lyon de 1894. À cette époque, Lyon revendique, par ses institutions et ses intérêts économiques, l'image de capitale coloniale au même titre que Paris ou Marseille. L'exposition coloniale de 1894 est le moyen pour les élites lyonnaises de faire la démonstration du rôle pionnier de la cité rhodanienne dans ses relations avec l'Outre-mer. En nommant Ulysse Pila responsable de l'organisation de la section coloniale, la Chambre de Commerce de Lyon (CCL) met à la direction du projet un homme connaissant à la fois le milieu politique et les questions coloniales.

La collection d'objets ethnographiques de l'Université Jean Moulin se compose d'environ 300 objets dont la plupart proviennent d'Afrique, quelques-uns d'Extrême-Orient (Indochine, Tonkin, Cochinchine), d'autres d'Océanie (Nouvelle-Calédonie), et quelques rares d'Amérique (Guyane, Cayenne et Amérique du Nord). Ce sont des armes, des instruments de chasse et de pêche, des outils, des ustensiles domestiques, de la vannerie, des modèles réduits (métiers à tisser et pirogues), des tissus, du mobilier, des vêtements et des accessoires, des instruments de musique, et enfin des objets cérémoniels et des statuettes. S'y ajoutent quelques photographies, cartes et gravures anciennes.

Une version plus longue de ce texte a été publiée antérieurement :
Sophie A. de Beaune et Sandra Vaillant, 2012, De l'exposition universelle de Lyon de 1894 à l'Université Jean Moulin : la collection lyonnaise d'ethnologie coloniale d'André Leroi-Gourhan, in A.-L. Carré et al. (dir.), Les Expositions universelles à Paris au XIX^e siècle. Techniques, publics, patrimoines, Paris, CNRS Éditions, coll. Alpha, p. 387-395.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN



Présentation d'une sélection
d'objets de la collection dans
un des salons de la Présidence,
Palais de l'Université.
© David Vénier, Université Jean
Moulin Lyon 3.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION
D'OBJETS
ETHNOGRAPHIQUES
DE L'UNIVERSITÉ
JEAN MOULIN

Cette collection provient du Musée colonial de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Lyon qui a fermé ses portes en 1947. Depuis 2008, la collection a fait l'objet de plusieurs travaux – inventaire, catalogage, recherche aux Archives municipales de Lyon et aux Archives de la Chambre de Commerce de Lyon – par des étudiants de Master sous la direction de Sophie A. de Beaune, ce qui a permis de reconstituer son histoire.

L'Exposition universelle de 1894 à Lyon

L'exposition universelle, internationale et coloniale de Lyon, installée sur les terrains appartenant à la Ville, au parc de la Tête d'Or, se déroula du 26 avril 1894 au 1er novembre suivant. La section « Exposition coloniale » devait mettre en évidence l'intérêt des échanges de produits entre la métropole et ses colonies. Chaque colonie devait exposer des échantillons et des articles manufacturés, afin de permettre aux fabricants français de voir s'ils pouvaient prendre la place des fournisseurs étrangers. Cette exposition avait également une vocation ethnographique et voulait offrir aux visiteurs une image complète des colonies françaises.

Ces colonies étaient réparties en plusieurs pavillons (Afrique du Nord, Indochine, Afrique occidentale, etc.), dont chacun correspondait à un continent et était subdivisé en sections regroupant les produits d'une même nation.

Les objets et produits exposés étaient aussi variés qu'un inventaire à la Prévert : instruments de musique, éponges, armes, pagnes, bijoux, nattes, vases, calebasses, chapeaux, caoutchouc, lambas, sparteries, huiles de palme, d'arachide, cire, fibres de raphia et bois divers, petits meubles, pilons, cuillères en bois, matériel de tissage, gris-gris, hamacs, amandes, beurre de karité, café, cacao, couteaux...

Les deux catalogues édités par la Chambre de Commerce de Lyon ont permis de comparer les objets exposés et ceux de la collection de l'Université. Mais toutes les notices ne sont pas rédigées avec le même soin, et certaines expositions ne sont accompagnées que d'une liste succincte des objets et produits présentés.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN



PLANCHE VII
EXPOSITION PERMANENTE DES COLONIES
(Palais de l'Indo-Chine)

Photo du haut

L'exposition permanente des colonies à l'exposition universelle de 1894 (Ulysse Pila, Exposition coloniale organisée par la Chambre de Commerce à l'Exposition universelle de Lyon en 1894, éd. Stock, Lyon, 1895, pl. VII).

Photo du bas

Classement des objets exposés par groupe (Ulysse Pila, Exposition coloniale organisée par la Chambre de Commerce à l'Exposition universelle de Lyon en 1894, éd. Stock, Lyon, 1895).

Groupe I : Beaux-Arts

- Classe 1 : peintures diverses
- Classe 2 : sculptures
- Classe 3 : gravures diverses
- Classe 4 : dessins et modèles d'architecture
- Classe 5 : musée rétrospectif

Groupe II : Économie sociale

- Classe 6 : documents et congrès divers se rapportant à l'économie sociale et aux conditions d'application de la science sous toutes les formes. Hygiène. Assistance publique.

Groupe III : Art militaire, marine et colonies

- Classe 7 : section 1 : matériel et procédé de l'art militaire
section 2 : matériel de la navigation
section 3 : matériel de la navigation
section 4 : matériel et exercice de natation
section 5 : expositions coloniales

Groupe IV : Éducation et enseignement.

Matériels et procédés des arts libéraux

- Classe 8 : matériel et procédé de l'enseignement à tous les degrés
- Classe 9 : produits de l'imprimerie, de la librairie, de la papeterie, de la reliure
- Classe 10 : applications usuelles du dessin et de la plastique
- Classe 11 : épreuves, appareils et procédés de photographie
- Classe 12 : instruments de musique
- Classe 13 : matériels et instruments de la médecine et de la chirurgie
- Classe 14 : instruments de précision, physique, optique

Groupe V : Tissus, vêtements et accessoires

- Classe 15 : soies et tissus de soie
- Classe 16 : dentelles, tulles, broderies et passementeries
- Classe 17 : fils et tissus de coton, de lin, de chanvre
- Classe 18 : fils et tissus de laine peignée
- Classe 19 : vêtements et accessoires du vêtement
- Classe 20 : article de bonneterie et de lingerie
- Classe 21 : parfumerie

Groupe VI : Mobilier et accessoires

- Classe 22 : bronzes d'art
- Classe 23 : meubles de luxe à bon marché
- Classe 24 : tapis, tapisserie et autres tissus d'ameublement
- Classe 25 : appareils et procédés de chauffage et d'éclairage
- Classe 26 : céramique, cristaux et verrerie
- Classe 27 : orfèvrerie, coutellerie et bijouterie
- Classe 28 : horlogerie
- Classe 29 : maroquinerie, vannerie, broserie, bimbeloterie
- Classe 30 : matériel du chasseur, du pêcheur et du touriste, armes portatives

Groupe VII : Produits bruts et ouverts des industries extractives

- Classe 31 : produits bruts et ouverts de l'exploitation des mines et de la métallurgie
- Classe 32 : produits chimiques purs ou concentrés
- Classe 33 : cuirs et peaux

Groupe VIII : Outillage et procédés des industries mécaniques, électricité

- Classe 34 : électricité et ses applications
- Classe 35 : machines et appareils de la mécanique générale
- Classe 36 : machines-outils
- Classe 37 : machines, instruments et procédés usités dans divers travaux (couture et confection, vannerie)
- Classe 38 : matériel et procédé de l'exploitation des mines ou carrières
- Classe 39 : matériel et procédé des industries alimentaires
- Classe 40 : matériel et procédé des arts chimiques
- Classe 41 : matériel et procédé de la filature, de la corderie et du tissage
- Classe 42 : matériel et procédé de la papeterie, de la teinture
- Classe 43 : matériel et procédé du génie civil, de l'architecture
- Classe 44 : matériel de chemins de fer
- Classe 45 : produits de toutes sortes fabriqués sur place par des ouvriers ou chefs de métiers

Groupe IX : Produits alimentaires

Groupe X : Agriculture, horticulture



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

La mise en place du Musée colonial de la Chambre de Commerce de Lyon

Les cinq années qui suivirent l'Exposition de Lyon de 1894 furent consacrées à la mise en place d'un musée colonial. Dès 1895, la Chambre de Commerce de Lyon avait rassemblé divers objets présentés lors de l'exposition afin de les exposer dans les combles du pavillon Nord-Ouest du Palais du Commerce, appelé aussi Palais de la Bourse. Le musée occupait une surface de 167 m² au 5^e étage.

Les collections de l'exposition étant insuffisantes pour proposer un état réel des produits coloniaux, l'assemblée consulaire entreprit des démarches auprès des commissaires d'exposition des différentes colonies présentes à l'Exposition universelle de 1900 à Paris pour obtenir des produits et des échantillons. C'est enrichi de ces collections que, le 30 mai 1901, le Musée colonial de la Chambre de Commerce de Lyon fut inauguré par Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine.

L'enseignement colonial, organisé par la Chambre de Commerce dès 1899, s'appuyait sur les collections du musée, dont le but était de répondre aux besoins de la métropole, comme le soulignait le président de la Chambre de Commerce dans une lettre de juillet 1905 adressée au gouverneur général de Madagascar :

« nos industriels, nos négociants, nos élèves de l'enseignement colonial désirent surtout avoir sous les yeux, les spécimens des productions locales pouvant être l'objet de transactions commerciales : caoutchouc, cacao, vanille, etc. ». Lettre du 21 juillet 1905, n° 962, Archives de la CCL.

La classification des collections retenue par Victor Pelosse, conservateur du musée, proposait une présentation par colonie. Une attention particulière fut portée à l'Algérie et à l'Indochine, les deux régions phares du commerce lyonnais. D'Algérie, on pouvait voir des échantillons de bois, liège, céréales et coton et, d'Indochine, du café, du caoutchouc et des cocons de soie. Les autres colonies d'Afrique noire et celles de Tunisie et de Madagascar étaient représentées par leurs produits respectifs : céréales, riz, huile d'arachide et quelques tissus de coton du Sénégal et du Dahomey.

Les quelques objets ethnographiques présentés participaient davantage à la décoration de la salle.

Les échantillons étaient incomplets ou demandaient à être renouvelés. En 1904, le musée accrut ses collections grâce à l'achat d'un très important lot d'échantillons provenant de Madagascar. Grâce à des demandes adressées par la CCL au ministère des Colonies, le musée s'est ainsi enrichi d'objets et de produits provenant de l'exposition coloniale de Marseille de 1906. Toujours en 1906, d'autres pièces furent offertes



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

par les maisons Broca, Tassy et de Roux, de Marseille et une série d'échantillons de Madagascar fut adressée par le Jardin colonial. Les collections du musée s'accrurent encore à la suite de l'exposition urbaine internationale de 1914 de Lyon et de l'exposition de 1922 à Marseille.

La réorganisation du Musée colonial de la CCL

L'accroissement des collections entraîna le déménagement du musée dans un local plus grand, de 283 m². Le nouveau Musée colonial, inauguré le 24 novembre 1924 sous la présidence de M. Daladier, alors Ministre des Colonies, fut installé dans les bâtiments de l'École supérieure de commerce, au premier étage du pavillon central de l'ancien Hôtel des Monnaies, 34 rue de la Charité.

Si ce musée servait aux cours de préparation coloniale, il avait aussi une ambition pédagogique à destination du grand public. Une exposition permanente regroupait produits coloniaux, matières premières et objets fabriqués provenant des colonies et pays sous protectorat français. Accompagnés de nombreuses cartes, graphiques et photographies, ces produits étaient présentés dans huit salles successives affectées à l'Afrique occidentale française (AOF), l'Afrique équatoriale française (AEF), Madagascar, l'Indochine, le Maroc, les colonies autonomes et la Syrie, l'Algérie et la Tunisie. La présentation géographique des collections permettait de regrouper dans un même espace tous les matériaux commerciaux, économiques et politiques pour avoir une vue d'ensemble d'une seule et même colonie. Dès l'inauguration, l'aménagement des salles ne cessa de se poursuivre, par la mise en valeur des objets exposés et par l'enrichissement des collections. En 1929, le musée reçut d'un particulier de nombreux dons parmi lesquels figuraient deux « fétiches » (homme et femme), peut-être les statuettes de la collection actuelle de l'Université. Puis, en 1930, le musée reçut du Service du commerce de Lyon divers objets en provenance du Maroc dont une table pliante de Mogador, qui pourrait bien être celle de la collection de Lyon 3.

Le musée cessa de recevoir de nouvelles collections à partir de 1936. Surtout fréquentée par des professionnels du milieu d'affaires lyonnais, la Chambre de Commerce n'a jamais vraiment réussi à développer une politique muséale à destination d'un public plus large.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN



Salle du nouveau Musée colonial, 22 octobre 1934 (CCL), Inauguration des nouveaux services de la CCL et du médaillon du président Celle, 1934, Archives de la CCL).

Une salle du Musée colonial.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

La fermeture du musée colonial de la CCL

La réorganisation du musée des Tissus et des Arts décoratifs entraîna la fermeture définitive du Musée colonial de la Chambre de Commerce en 1946. Il fut décidé de n'y conserver que quelques collections d'échantillons pour son enseignement et son service colonial.

Divers projets de fusion des collections avec celles du Musée colonial de la Ville, situé boulevard des Belges avortèrent, malgré l'accord de la Chambre de Commerce. Mais le maire de Lyon de l'époque, Édouard Herriot, s'y opposa, estimant que le musée de la Ville de Lyon ne présentait pas suffisamment d'intérêt pour être enrichi de nouvelles collections. La Chambre de Commerce entreprit alors des démarches auprès de trois institutions susceptibles d'accueillir ses collections : la Faculté des Lettres de Lyon, la Faculté des Sciences de Besançon et l'Agence des Colonies de Paris. L'Office du Maroc et le Musée de l'Homme de Paris sollicitèrent également certains objets.

La Faculté des Sciences de Besançon souhaitait acquérir les collections de minéralogie, de botanique et de géologie. L'Agence des Colonies à Paris désirait des pièces ethnographiques et des collections de produits naturels en vue de sa propagande coloniale dans les foires et les expositions. L'École supérieure de commerce de Lyon fit également des démarches afin d'obtenir des collections de produits naturels.

André Leroi-Gourhan, alors sous-directeur du Musée de l'Homme à Paris et enseignant à Lyon, fut chargé de sélectionner les produits et les objets susceptibles d'intéresser le Musée de l'Homme et la Faculté des Lettres de Lyon. Il sollicita pour le musée essentiellement des échantillons de bois, des fibres textiles et des tissus. Une grande partie des collections ethnographiques fut destinée à la Faculté des Lettres de Lyon comme en témoigne un décompte qui totalise 1 461 objets.

- 50** échantillons d'objets divers en cuir
- 65** échantillons ou objets divers, statuettes, masques, généralement en bois, fétiches
- 3** pipes indigènes du Congo, Togo
- 9** cadres, gravures diverses
- 10** cartes diverses
- 185** armes, lances, poignard, couteau de jet, flèches
- 420** échantillons et objets de vannerie en tous genres et rabane
- 14** instruments de musique indigènes
- 65** tissus divers, oriflammes, etc.
- 30** objets divers en cuivre
- 350** outils divers
- 10** Calebasses
- 250** poteries diverses

Décompte des 1 461 objets du Musée colonial de la Chambre de Commerce de Lyon destinés à la Faculté des lettres de Lyon en 1946 (Archives municipales de Lyon).



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

Fiche d'inventaire d'un objet de vannerie en lamelle de bambou avec indication du don du Musée Colonial de la Chambre de Commerce de Lyon à la Faculté des lettres en février 1947.

Des difficultés de transfert se présentèrent du fait qu'aucun inventaire n'avait été réalisé durant la période d'exercice du musée. Les listes retrouvées dans les archives de la Chambre de Commerce indiquent les objets et les produits qui ont été sollicités, mais nous ignorons s'ils ont effectivement été donnés. Nous ne connaissons donc pas les acquisitions effectives de chacune de ces institutions. Ces listes nous donnent cependant une idée de l'ampleur des dons faits par la Chambre de Commerce de Lyon.

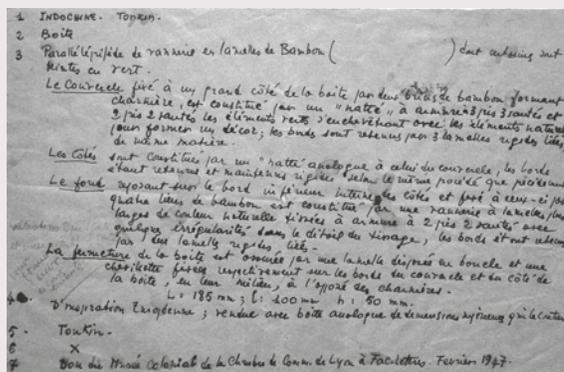
André Leroi-Gourhan et la collection de la Faculté des Lettres de Lyon

Les objets recueillis à la Faculté des Lettres de Lyon furent utilisés par André Leroi-Gourhan comme support pour ses cours d'ethnologie. Arrivé à la Faculté des Lettres, quai Claude Bernard, en 1944, il y occupait le poste de maître de conférence en ethnologie coloniale et y resta jusqu'en 1958.

L'enseignement d'ethnologie coloniale mis en place à Lyon à partir de la rentrée universitaire 1944-45 avait été initié en 1943 grâce à un financement venant du ministère des Colonies – et non de celui de l'Éducation nationale – dans le cadre de la politique coloniale de l'État français ; il ne prit concrètement son essor que deux ans plus tard, en pleine période des répressions sanglantes puis des conflits coloniaux et des mouvements de libération nationale de l'après-guerre.

Une partie de l'enseignement de Leroi-Gourhan portait sur la technologie. Il y prolongeait ses réflexions personnelles sur la constitution de fichiers, les techniques de prise de note, de collecte et d'enregistrement de mesures, l'identification des matériaux, les systèmes descriptifs, etc.

Afin d'illustrer ses propos avec les objets présentés en vitrine, il organisait des cours dans les différents musées lyonnais et en particulier boulevard des Belges, où se trouvaient dans le même bâtiment le musée Guimet, le Musée des Colonies et le Muséum d'histoire naturelle. Il fréquentait aussi le Musée colonial de la Chambre de Commerce de Lyon, puis utilisa, à partir de 1947, la collection cédée par ce musée à la Faculté des Lettres de Lyon.





L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

Le devenir de la collection après le départ d'André Leroi-Gourhan

Après 1958, la collection d'objets ethnographiques appartenant à la Faculté des Lettres de Lyon a progressivement fondu. En mai 1968, de nombreux objets disparurent ainsi qu'un cahier d'inventaire rédigé par Leroi-Gourhan. La scission de la Faculté des Lettres en deux universités, Lyon 2 et Lyon 3, entraîna un déménagement des locaux qui provoqua de nouvelles disparitions d'objets. L'érosion continua lors d'un autre déménagement du bâtiment des Quais au Centre d'Études et de Recherches sur l'Occident Romain, situé au 18 rue Chevreur. C'est dans ces locaux que Sophie A. de Beaune trouva la collection à son arrivée à Lyon 3 en 2002 et s'employa à la faire étudier et à veiller à son intégrité et à sa conservation dans de bonnes conditions. Il était impératif qu'elle cesse d'être démantelée. Elle est en effet indissoluble de la personnalité d'André Leroi-Gourhan qui a sélectionné et réuni les objets qui l'intéressaient.

Nous ignorons aujourd'hui le nombre de pièces disparues depuis 1958 – de même que le nombre exact d'objets qui composaient la collection à l'époque d'André Leroi-Gourhan puisque aucun inventaire n'a été retrouvé. D'après la liste d'objets sollicités par Leroi-Gourhan qui comptait 1 461 objets, on peut affirmer que la disparition d'objets a été considérable.

Les plus belles pièces de la collection sont exposées depuis 2011 dans un des salons de la Présidence, sis dans le bâtiment historique de l'Université, sur les quais, en rive gauche du Rhône. Les autres sont conservées dans des armoires sécurisées. Les objets en bois ont été traités à ARC-Nucléart au CEA de Grenoble. On peut aujourd'hui considérer que l'avenir de la collection n'est plus menacé.

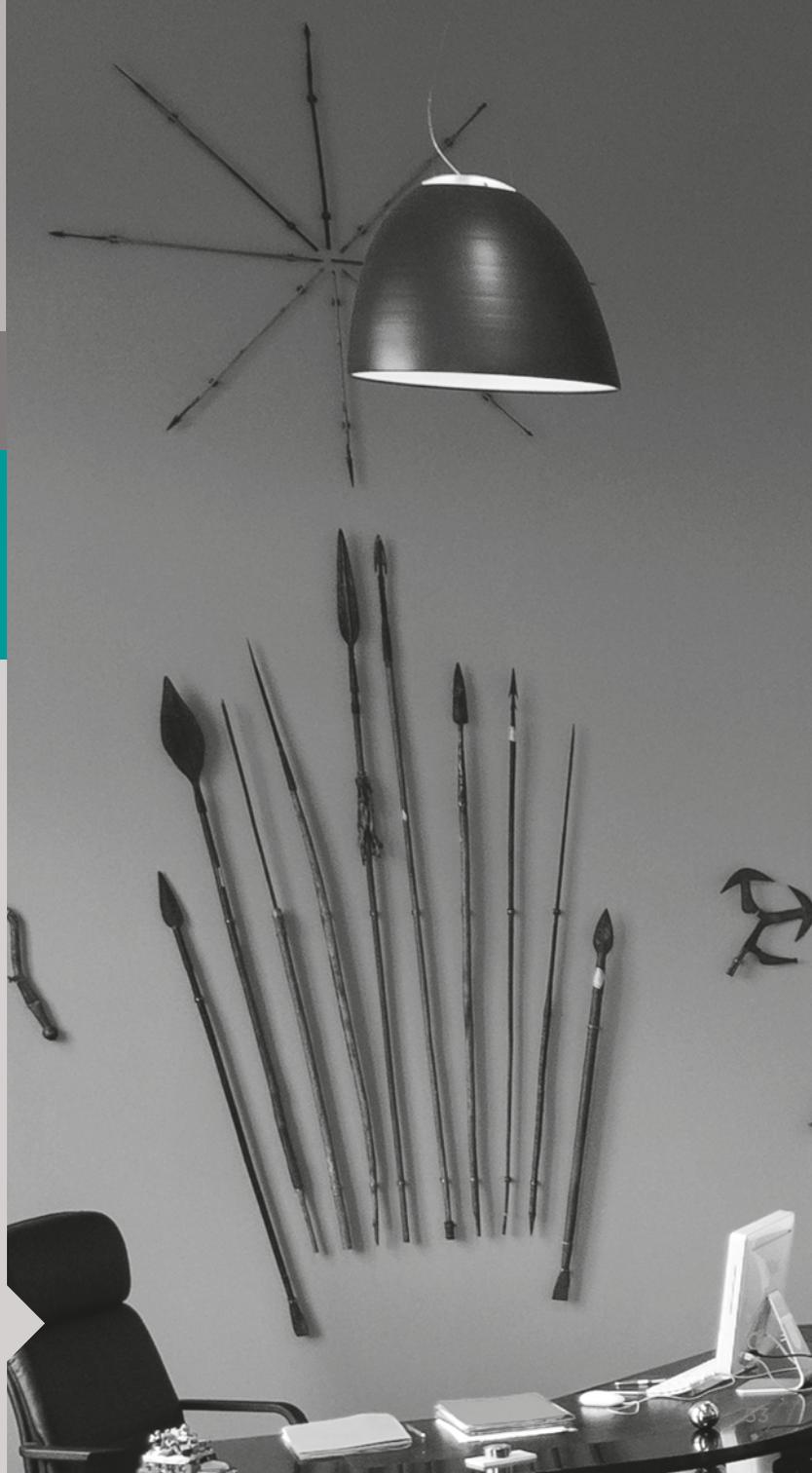
Sophie A. de BEAUNE et Sandra VAILLANT



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LA COLLECTION D'OBJETS ETHNOGRAPHIQUES DE L'UNIVERSITÉ JEAN MOULIN

Présentation d'une sélection
d'objets de la collection dans
un des salons de la Présidence,
Palais de l'Université.
© David Vénier, Université Jean
Moulin Lyon 3.





L'OBJET
SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

André Leroi-Gourhan, Marcel Griaule et la popularisation de l'ethnologie

En 1947, alors qu'il est, depuis deux ans, maître de conférences en ethnologie coloniale à l'Université de Lyon, André Leroi-Gourhan dirige un vaste ouvrage intitulé *Les Explorateurs célèbres*, chez l'éditeur Lucien Mazenod, avec lequel il noue des relations d'amitié¹⁵. Rassemblant les biographies d'environ 80 explorateurs et complétée par un « Essai d'un répertoire historique des explorateurs célèbres » à la fois dense et détaillé, cette somme richement illustrée s'ouvre sur un dessin inédit de Fernand Léger.

Cette galerie de portraits est donc à la fois pensée comme un livre d'art et comme un ouvrage sérieux destiné au grand public. Leroi-Gourhan, qui en rédige l'introduction ainsi que deux notices biographiques, celles des explorateurs polaires Martin Froshiber (1535-1594) et Roald Amundsen (1872-1928), n'est pas le seul ethnologue parmi les nombreux spécialistes rassemblés pour l'occasion : une ou plusieurs notices sont prises en charge par Raoul d'Harcourt, spécialiste des Indiens du Pérou, Robert Gessain, médecin, anthropologue et ethnologue, Jean Gabus et Maurice Leenhardt, respectivement conservateur du Musée d'ethnographie de Neuchâtel et directeur du département d'Océanie au Musée de l'Homme, et, surtout, Marcel Griaule, qui est à l'époque la grande figure de l'ethnologie française. Formé, comme Leroi-Gourhan, par Marcel Mauss à l'Institut d'Ethnologie

¹⁵ *Les explorateurs célèbres* est le deuxième ouvrage publié dans la collection « La galerie des hommes célèbres », après *Les musiciens célèbres*, paru l'année précédente sous la direction de Jean Lacroix. Il s'agit alors de la première collaboration de Leroi-Gourhan avec Mazenod, avant *Les sculpteurs célèbres* en 1954 (dirigé par Pierre Francastel mais dans lequel écrit Leroi-Gourhan) et surtout *Préhistoire de l'art occidental* en 1965. Sur son amitié avec l'éditeur, voir Leroi-Gourhan 1982 : 38.



L'OBJET
SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS
EXPLORATEURS
COMME
ANCÊTRES

LES
EXPLORATEURS
CELEBRES

EDITIONS D'ART
LUCIEN MAZENOD

Couverture de l'ouvrage *Les explorateurs célèbres* publié par André Leroi-Gourhan chez Mazenod.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

¹⁶ Sur l'autonomisation et la disciplinarisation de l'ethnologie française, voir Sibeud 2006 et Debaene 2010 : 45-85.

¹⁷ Leroi-Gourhan en rédige l'avant-propos et Griaule consacre un chapitre aux Dogons. Comme son titre l'indique, cet ouvrage est plus étroitement lié au contexte colonial que ceux de 1945 et 1947, qui évacuaient très largement cet enjeu. La question mériterait d'être traitée en détail, ce qu'il n'est pas possible de faire dans le cadre de cet article.

de l'Université de Paris, Griaule fait partie de la première génération d'ethnologues professionnels et il est le premier à occuper une chaire d'ethnologie en France, à la Sorbonne, à partir de 1942. Il fait partie de ceux qui recommandent la création d'une deuxième chaire d'ethnologie à Lyon (plutôt qu'à Grenoble, comme le ministère des Colonies l'avait initialement prévu) et soutient la candidature de Leroi-Gourhan. Mais sa participation à l'ouvrage dirigé par son cadet s'explique davantage par le petit livre qu'il a lui-même fait paraître, en 1945, dans la collection « Que sais-je » des Presses universitaires de France, *Les grands explorateurs*.

Ainsi, à deux années d'intervalle, à la fin de la Seconde Guerre mondiale, les deux premiers titulaires d'une chaire d'ethnologie en France font chacun paraître un ouvrage dédié aux grands explorateurs (tous deux seront d'ailleurs de nouveau réunis en 1952 dans un ouvrage édité par La Documentation française, intitulé *Explorations outre-mer à travers l'Union française*¹⁶). Cet intérêt commun pour l'histoire des explorations et la figure du voyageur peut paraître curieux, sinon paradoxal. Comment comprendre en effet que, à une époque où, en France, l'ethnologie commence tout juste à s'institutionnaliser et à légitimer sa place aux côtés des autres disciplines scientifiques¹⁷, ses deux représentants les plus illustres consacrent une partie de leurs efforts à raconter les hauts faits de marchands, de conquérants ou d'aventuriers, les exploits et les fins souvent tragiques des explorateurs des temps passés ? La continuité entre les voyages d'exploration du 19^{ème} siècle et la disciplinarisation de l'ethnologie française au cours de la première moitié du 20^{ème} siècle a jusqu'à présent davantage été démontrée par l'importance ancienne des instructions scientifiques dans l'organisation des voyages d'exploration (Blanckaert 1996) que par la prégnance d'un schème exploratoire dans les pratiques et les discours des ethnologues professionnels. Éric Jolly a cependant noté que Griaule et ses disciples continuaient d'être animés par un certain goût de l'aventure, et pas seulement par l'intérêt scientifique (Jolly 2001 : 160-162).

C'est dans ce contexte que l'on peut comprendre la rencontre entre Leroi-Gourhan et Griaule autour des grandes figures de l'histoire des explorations et l'entreprise d'ancestralisation littéraire qu'ils leur font subir. Une telle transformation des explorateurs en ancêtres pour les ethnologues trouve cependant des explications plus subtiles lorsqu'on l'envisage sous l'angle de l'histoire de la popularisation de l'ethnologie. Écrire, en tant qu'ethnologues, sur les grands explorateurs revient certes à souligner (plus ou moins explicitement) les affinités entre exploration et ethnologie. Cela s'inscrit surtout dans des stratégies scripturaires et éditoriales qui permettent de s'adresser à un public plus vaste que le cercle des collègues ou les étudiants des amphithéâtres de l'Université de Lyon et de



L'OBJET
SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS
EXPLORATEURS
COMME
ANCÊTRES

la Sorbonne. Il s'agit ainsi d'interroger les deux livres de Leroi-Gourhan et de Griaule sur les explorateurs :

« à partir d'une double histoire : celle de leur discipline et celle, plus personnelle, de leurs habitudes, goûts, stratégies de lecture et d'écriture » (Jolly et Lemaire 2011 : 13).

De l'explorateur rêvé au moine abyssin : une prédisposition universelle

Dans l'introduction que Leroi-Gourhan écrit pour *Les explorateurs célèbres*, intitulée « Psychologie de l'explorateur », une stratégie d'énonciation se devine dans la référence à la situation de lecture, adresse faite, de façon détournée, à son lecteur. Il explique :

« Il y a deux types d'explorateurs : celui qui vit dans le cœur de presque tous les hommes, et l'homme réel, à trois dimensions, qui part un jour vers les confins du monde. On ne peut évoquer le second sans éveiller le premier chez le lecteur » (1947, p. 7)

Ce qui apparaît d'abord comme une distinction entre l'explorateur imaginaire et « l'homme réel » fonctionne en réalité sur le mode de la continuité : raconter les exploits du second permet d'activer les élans du premier. Autrement dit, pour Leroi-Gourhan, lire les biographies des grands explorateurs telles qu'elles sont rassemblées dans l'ouvrage doit produire une émotion partagée par tous les lecteurs : bien qu'à l'état latent chez la plupart des individus, le désir d'exploration serait universellement activable.

En outre, l'explorateur voyage pour ainsi dire dans deux dimensions : il arpente à la fois les quatre coins du monde et l'imagination de tous les humains, il concrétise seul un rêve collectif. Si « l'explorateur est l'expression la plus individualisée de la société humaine », le paradoxe entre son destin solitaire et sa place dans l'imaginaire collectif n'est qu'apparent, puisque :

« il porte en lui tous les désirs d'évasion de l'homme ordinaire, il part, il est seul, il rêve de mondes inconnus, il marche, c'est la plus haute forme du vagabondage dans l'imagination des adolescents et de l'artisan rivé à l'établi, une forme de la poésie populaire » (1947, p. 7)

Dans cette mesure, décrire la psychologie des grands explorateurs, comme le propose Leroi-Gourhan, relève de la gageure, puisqu'ils sont par excellence des individus dont la biographie rencontre l'histoire de l'humanité.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

C'est pourquoi parmi eux, le pèlerin peut être considéré comme la figure type de l'explorateur :

« Plus qu'aucun autre, il dégage ce qui est la part intime et personnelle de l'exploration » (1947, p. 7).

En tant que catégorie populaire et presque ordinaire de l'exploration, les pèlerins sont invoqués simultanément comme idéaux-types et comme familiers des lecteurs. Pour Leroi-Gourhan, l'universalité du désir d'exploration permet de faire ressentir à chacun la possibilité du départ et favorise l'identification de tous aux grands noms évoqués dans l'ouvrage. Dans *Les grands explorateurs*, Griaule insistait lui aussi sur le caractère universel du rêve d'évasion, cette inextinguible « **soif géographique de l'humanité** » (Griaule 1945, p. 11) censée animer tous les humains. Il utilise cependant un autre argument pour démontrer cette universalité, en insistant sur le fait que le goût pour l'exploration n'est pas limité aux Occidentaux : il dépasse le grand partage entre les sociétés européennes et celles qui sont encore appelées « primitives » à l'époque. Griaule note :

« Les plus grands trimards des pistes planétaires ne sont pas ceux dont les noms nous sont parvenus. En effet, nous ne comptons que les hommes dont les faits et gestes sont attestés ; c'est dire que les pionniers des peuples sans écriture ne nous sont pas connus et que seuls sont considérés ceux qui ont écrit leurs aventures. » (1945, p. 6)

Ecrire l'histoire des grandes explorations revient ainsi à en occulter la large part pour laquelle il n'existe aucune trace écrite. Si Griaule ne développe pas plus loin cette inégalité de traitement dans la fabrique historique des héros, il mobilise néanmoins un exemple qui lui tient particulièrement à cœur. Il écrit :

« De nos jours même, on peut croiser de par le monde des hommes hantés par cette idée [la recherche d'une terre promise]. Nous avons rencontré à Dakar un Abyssin chrétien parti des bords du lac Tana et qui cherchait vers le couchant un pays meilleur. Après plusieurs années de marche, il avait abouti au point le plus ouest du continent noir, au cap Vert. Reparti avec nous pour son pays, il nous avait trouvé trop lents et finalement avait repris seul la route, vivant en plein XX^e siècle une aventure comparable à celle de René Caillé. Un beau succès littéraire est promis à qui retrouvera et fera parler, dans les couvents des plateaux de l'Ethiopie septentrionale, ce moine têtue. » (1945, p. 10)

L'ethnologue évoque ici Kasa Makonnen, un moine abyssin rencontré à Dakar, le 5 juin 1931, au tout début de la fameuse mission Dakar-Djibouti, qu'il a dirigée. Ce jour-là, l'itinéraire de cet ascète paraît alors particulièrement marquer Griaule et les autres membres de la mission, puisque c'est le même, en sens inverse, que celui qu'ils doivent suivre. À la suite de sa rencontre avec Kasa Makonnen, Michel Leiris, le secrétaire-archiviste de la mission, note dans son fameux journal de voyage (publié sous



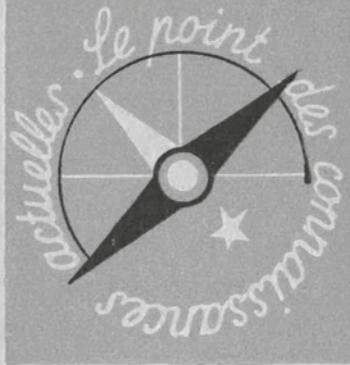
L'OBJET
SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS
EXPLORATEURS
COMME
ANCÊTRES

*que
sais-je?*

LES GRANDS EXPLORATEURS

PAR MARCEL GRIAULE



**PRESSES UNIVERSITAIRES
DE FRANCE**

Couverture *Les grands
explorateurs*, Griaule, PUF.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

le titre *L'Afrique fantôme* en 1934) : « Sans doute court-il après une Vérité », avant de conclure le récit de sa journée par cette phrase : « Le but du voyage s'estompe aussi et j'en arrive à me demander ce que je suis venu faire ici » (p. 61). Sans doute le courage et l'inspiration ascétique du moine abyssin ont-ils ainsi favorisé le premier coup de « cafard » de l'apprenti-ethnologue (il en éprouvera de nombreux autres lors de sa traversée). Griaule, pour sa part, est d'autant plus frappé par sa rencontre avec ce moine abyssin qu'elle le fait renouer avec les enquêtes qu'il avait menées en Ethiopie lors de sa première mission, en 1928-1929, notamment sur le totémisme de l'aloès. La première enquête de Griaule à Dakar est ainsi, paradoxalement, consacrée à des croyances qui concernent l'autre extrémité du continent, la région du Bégamder, en Abyssinie (Ethiopie).

Si Kasa Makonne, qui souhaite rentrer chez lui avec la mission, ne reste avec Griaule, Leiris et leurs collègues qu'un bon mois (il les quitte à Kayes le 8 juillet 1931), cet homme peu ordinaire marque durablement le chef de la mission. Dès son retour, Griaule l'évoque dans une conférence donnée en 1934, en soulignant notamment sa rencontre à Dakar et le fait qu'« il y cherchait une terre promise, comme beaucoup d'Africains encore actuellement » (1935, p. 23-24). Dans *Les Saô légendaires*, publié en 1943, il consacre plusieurs pages d'apparente digression à ce moine « poussé par la bougeotte millénaire » (1943, p. 145), avant de s'adresser longuement à son lecteur, de façon plus directe que Leroi-Gourhan dans son introduction aux *Explorateurs célèbres* :

« Ceci n'est pas une digression involontaire.

Je voudrais que le lecteur en retienne une idée nouvelle sur le penchant des hommes à poursuivre les chimères et spécialement la recherche des pays tranquilles promis par Dieu. Je voudrais qu'il prenne ce penchant au sérieux et qu'il calcule combien il a pu changer l'aspect des continents et des mers.

Je parle, bien entendu, des humanités d'un autre âge et des quelques bienheureux reliquats qui, dans nos siècles de mécanisme, de brutalité et d'insensibilisation progressive des instincts, ont été préservés de la décomposition commençante. Nous avons d'autres mobiles et surtout d'autres moyens pour leur obéir. Mais en fait de volonté de partir, de s'évader vers les Terres promises, je ne pense pas que nous puissions jamais égaler le plus petit nègre d'hier, le plus petit blanc d'autrefois.

Quel est l'homme de nous tous, qui ayant une vertu, un vice ou un désir, serait capable, pour les satisfaire, [comme Kasa Makonnen] de traverser avec un bâton et une bouilloire le plus désolé des déserts pendant trois ans ; qui, étant arrivé à la mer, aurait pensé à la contourner et qui, n'ayant pas réussi, aurait repris la route ? » (1943, p. 149)



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

¹⁰ Il n'est pas inintéressant de noter, sans pouvoir développer ici, que Leroi-Gourhan publie dans ce même numéro un article consacré aux rapports entre ethnographie et muséographie (Leroi-Gourhan 1936b).

Chez Griaule comme chez Leroi-Gourhan, la figure du pèlerin (incarquée par un moine abyssin chez le premier, présentée comme idéal-typique chez le second) fonctionne comme une invitation faite au lecteur à s'identifier aux illustres explorateurs dont la biographie est annoncée. Le désir et les pratiques d'exploration – quand bien même l'idée d'exploration tend à se confondre ici avec celle de voyage – sont présentés comme relevant d'un imaginaire collectif et d'une histoire universelle, susceptible de faire rêver et de motiver aussi bien l'adolescent ou l'artisan français qu'un étrange ascète rencontré dans un hôtel dakarais. En tant que prédisposition poétique et morale commune à tous les humains, l'exploration se trouve ainsi définie en creux comme un fait anthropologique dont il convient de lister les différents motifs. Tentant d'en dresser l'inventaire dans leurs introductions respectives, Leroi-Gourhan comme Griaule soulignent qu'elles vont de l'esprit guerrier de conquête ou de l'appât du gain à la propagation de la foi et à la mission scientifique. C'est sur ce dernier motif que l'exploration va alors rencontrer l'ethnologie.

Du gouvernail à l'avion : un point de vue technologique

L'intérêt de Leroi-Gourhan pour l'histoire des explorations trouve sans doute une part d'explication dans les liens étroits qu'il établit entre l'histoire des technologies et celle des voyages. Cette connexion n'est guère mise en valeur dans l'introduction qu'il rédige pour *Les explorateurs célèbres*. C'est davantage l'historien Lucien Febvre, fondateur, avec Marc Bloch, de l'école des Annales, qui en souligne l'importance. Dans la notice intitulée « Essor de la découverte », il indique que l'exploration témoigne du « rôle de la technique dans l'histoire des hommes » (Febvre 1947, p. 34), avant de nuancer l'exclusivité du facteur technologique dans l'explication des grandes découvertes, remettant en cause l'idée largement répandue de l'importance de l'invention du gouvernail d'étambot ou de la boussole. Febvre écrit :

« Non, l'activité technique ne saurait s'isoler des autres activités humaines. Fortement encadrée par celles-ci – qu'il s'agisse de religion, d'art ou de philosophie, de besoins économiques ou de besoins militaires – elle est commandée par l'action combinée de tous ces facteurs convergents. Elle est au service de toutes ces activités, c'est-à-dire, en définitive, d'hommes d'une certaine époque visant à satisfaire les besoins de leur époque. » (1947, p. 36)¹¹

Une telle définition de l'activité technique ne pouvait que séduire Leroi-Gourhan²⁰. Il avait d'ailleurs participé, en 1936, au vaste projet collectif dirigé par Febvre, *L'Encyclopédie française permanente*, en livrant entre autres, pour le tome VII (ce tome



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

était dirigé par Paul Rivet), un premier essai de classification des techniques de percussion, qu'il applique au cas des armes (Leroi-Gourhan 1936a et de Beaune 2011) - c'est d'ailleurs dans cette première tentative que Febvre situera l'origine du livre le plus connu de Leroi-Gourhan, *L'Homme et la matière*, lorsqu'il rend compte de sa parution en 1943 (Febvre 1944, p. 71). Febvre et Leroi-Gourhan se rencontrent donc, en quelque sorte, symétriquement autour de la question des techniques, puisqu'ils contribuent tour à tour à l'ouvrage collectif de l'autre : classification des armes par l'ethnologue en 1936, techniques de l'exploration par l'historien en 1947.

Or, comme l'écrira plus tard Leroi-Gourhan, ce sont les voyages d'exploration qui ont permis, à partir du 16^{ème} siècle, de rapporter en Europe de nombreux objets, et notamment des armes, favorisant ainsi l'émergence des premiers musées :

« les objets, témoins de l'activité technique, les armes, les "vases", les costumes pittoresques [...] dérivent vers les cabinets de curiosité, germe du musée d'ethnographie » (Leroi-Gourhan 1952a, p. 86)¹⁹

Déjà, dans l'introduction de 1947, ces « choses curieuses encore mais déjà matière scientifique » étaient évoquées (1947, p. 11). En même temps que ces cabinets de curiosité, les explorateurs, en relatant leurs découvertes, favorisent la construction de savoirs sur les sociétés lointaines, puisque :

« la découverte d'un univers de plus en plus large, peuplé d'hommes différents par la couleur ou par les mœurs, mais tout simplement humains, sauvages ou policés, mais tous construits sur un commun modèle, introduit peu à peu une image rationnelle de l'humanité » (1964, p. 13)

Et plus précisément, « la connaissance des armes de pierre chez les sauvages de l'Amérique incite à des rapprochements avec nos propres outils préhistoriques et le sentiment jusqu'alors très vague de l'évolution matérielle des hommes commence à s'imposer rationnellement » (1964, p. 14)

Autrement dit, la classification des armes proposée par Leroi-Gourhan en 1936 se trouve rétrospectivement mise en perspective avec les voyages d'exploration et leur double conséquence : le développement conjoint des collectes d'objets et des comparaisons basées sur les descriptions rédigées par les explorateurs (les fameuses relations de voyage), c'est-à-dire la mise en musée et en récit des sociétés lointaines. Leroi-Gourhan estime cependant que les explorateurs recherchent davantage « la facilité d'un succès immédiat dans le merveilleux » que l'observation studieuse des faits et préfèrent « s'orienter vers la curiosité » que vers les objets techniques (Leroi-Gourhan 1952a, p. 80). Ainsi, du point de vue de « la matière technologique » (ou de « la matière ethnologique »), les récits de voyage comme le musée conduisent à une impasse, « parce qu'il y manque l'homme lui-même » (1952a, p. 86). Dans cette

¹⁹ Leroi-Gourhan écrit ailleurs que « le 16^{ème} siècle, avec ses cabinets de curiosités, marque le départ des musées d'histoire naturelle et d'ethnographie » (1964 : 14).



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

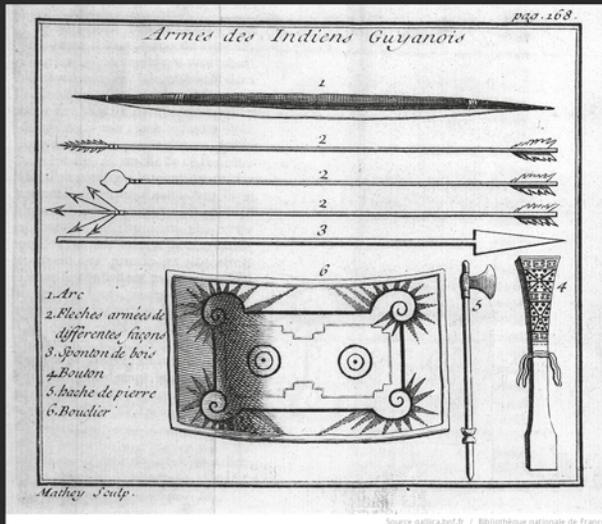
LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

En haut

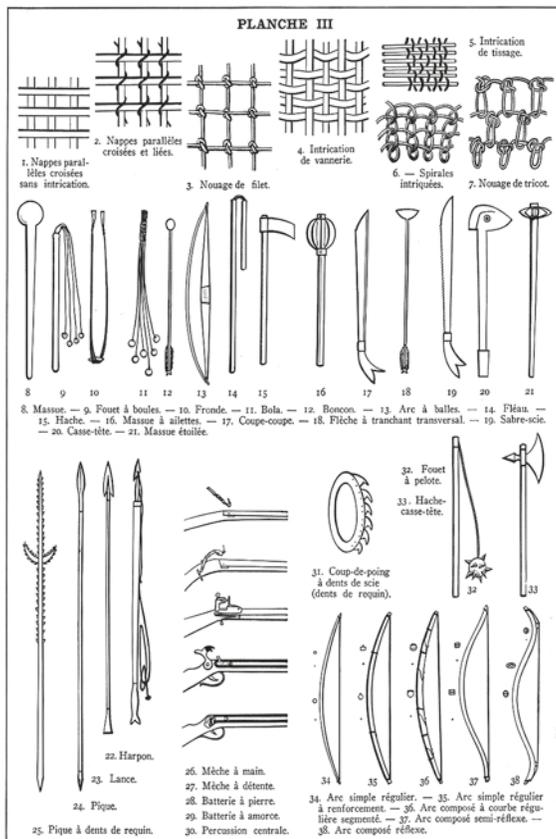
Gravure tirée de Pierre Barrère, *Nouvelle relation de la France équinoxiale* : contenant la description des côtes de la Guiane ; de l'isle de Cayenne ; le commerce de cette colonie ; les divers changemens arrivés dans ce pays ; & les mœurs & coutumes des différens peuples sauvages qui l'habitent : avec des figures dessinées sur les lieux, Paris, 1743 (source : gallica).

En bas

Illustration proposée par Leroi-Gourhan pour sa classification des armes en 1936.



SECTION A - FORMES ÉLÉMENTAIRES DE L'ACTIVITÉ HUMAINE





L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

perspective, l'ethnologie a donc pour vocation de réintroduire l'homme (c'est-à-dire la vie des populations lointaines) là où les explorateurs l'avaient congédié pour un effet littéraire ou par défaut de documentation des objets rapportés.

Ces réflexions de Leroi-Gourhan, postérieures aux *Explorateurs célèbres* mais dont on devine les prémisses dans son expérience de muséographe déjà ancienne à l'époque (Soulier 2009), concernent donc moins les techniques ayant favorisé (sinon permis) les voyages d'exploration que la façon dont les explorateurs ont pu jouer un rôle précurseur dans l'analyse comparée des technologies – tout en invitant à une analyse comparative des technologies, la collecte d'objets techniques a d'ailleurs, dans le même temps, favorisé les transferts ou les *emprunts* technologiques. Mais si Febvre mentionne le gouvernail d'étambot ou la boussole dans sa contribution, Leroi-Gourhan insiste pour sa part sur une invention technologique plus récente : l'avion. Ce fort intérêt pour l'aviation se double cependant d'un dépit, son essor signalant l'un des plus importants épisodes de l'histoire technologique des explorations en même temps que leur fin :

« Le dernier chapitre de l'exploration sur la terre s'est déroulé très vite : l'avion peut aujourd'hui atteindre tous les points du globe, et s'il en reste d'ignorés, ce n'est qu'un oubli instantanément réparable. On peut voyager encore, courir le risque de mourir dans des forêts, découvrir une source, une montagne, boucher des blancs sur une carte, mais la terre est bien ronde et il ne reste plus de continent à baptiser. » (1947, p. 12)

La métaphore opportune du livre (« le dernier chapitre ») fait écho à la notice que consacre Leroi-Gourhan à l'explorateur polaire Amundsen, qui « s'est éteint après avoir fermé le livre des grands explorateurs marins et ouvert la première page sur l'avenir de l'aviation polaire » (1947, p. 257). Dans les deux cas donc, l'avion est, pour l'ethnologue, l'objet technique qui achève l'ère des grandes explorations en même temps qu'il permet, potentiellement, la saisie globale du monde.

À l'époque où Leroi-Gourhan écrit ces lignes, de nombreux chercheurs en sciences sociales s'intéressent aux possibilités qu'offre l'avion pour la recherche scientifique. Depuis la fin de la Première Guerre mondiale, la photographie aérienne s'est en effet développée comme instrument de production visuelle de savoirs sur l'occupation des sols, d'abord en archéologie et en géographie, mais aussi en histoire, en sociologie et en ethnologie²⁰. Pour cette dernière, Griaule, ancien observateur aérien dans l'armée, en est le principal promoteur. Il expérimente lui-même la prise de vue aérienne dès la mission Sahara-Soudan de 1935 et, lors de sa mission suivante (Sahara-Cameroun, en 1936-1937), il se fait accompagner par Paul-Henry Chombart de Lauwe, l'un de ses étudiants, détenteur d'un brevet de pilote, qui a trouvé un avion et un pilote, le commandant Georges

²⁰ Sur l'intérêt des sciences sociales pour la photographie aérienne à cette époque, voir Bondaz et Castro 2013



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

²¹ Également défenseur de la photographie aérienne, de Martonne fait paraître la même année une *Géographie aérienne* (de Martonne 1948). Toujours la même année, Leroi-Gourhan fonde, avec Pierre Deffontaines, autre géographe défenseur de l'observation aérienne, la *Revue de Géographie humaine et d'ethnologie*, dont les quelques numéros (la revue paraît entre 1948 et 1952) mettent à l'honneur la photographie aérienne (voir par exemple Deffontaines 1948) et à laquelle contribue Chombart de Lauwe.

²² Cette expression désigne l'idée (centrale à l'époque mais rétrospectivement critiquable) selon laquelle les cultures extra-occidentales étant vouées à disparaître, l'ethnologie aurait pour mission principale d'en inventorier les traits, matériels ou non, afin d'en conserver la trace, d'en archiver les témoignages. Leroi-Gourhan prend ses distances avec une telle conception dans l'avant-propos des *Explorations d'outre-mer* (Leroi-Gourhan 1952b, p. 11).

Guyot, pour initier une vaste investigation aérienne. Devenu chercheur au CNRS, après avoir combattu comme pilote de chasse dans l'Armée française de libération pendant la Seconde Guerre mondiale, Chombart de Lauwe se fait à son tour un fervent défenseur de la photographie aérienne et lui consacre, en 1948, un gros ouvrage intitulé *La découverte aérienne du monde* (Chombart de Lauwe 1948), préfacé par le géographe Emmanuel de Martonne²¹. Le titre est révélateur : si l'exploration terrestre du monde est terminée, il reste à la découvrir par les airs. Le « pilote » succède au « piéton ».

Les premières lignes de l'introduction de l'ouvrage confirment cette inscription de la photographie aérienne dans la continuité des voyages d'exploration :

« Partagé entre l'invention et la découverte, l'homme pénètre chaque jour plus profondément le monde dans sa recherche, tout en poursuivant sa conquête. Au cours de l'histoire, il progresse difficilement sur ces deux chemins entremêlés. Sur celui de la découverte, il saisit de mieux en mieux ses relations avec les choses, la Terre et l'Univers, qu'il connaît de plus en plus intimement. Sur celui de l'invention, il achève, par étapes successives, la prise de possession du domaine récemment exploré. Lorsqu'un instrument nouveau, inventé par lui pour augmenter son pouvoir, lui ouvre en même temps des routes inconnues de découverte, nous saisissons clairement cette interdépendance des deux voies du progrès. L'avion nous en donne un exemple frappant. » (1948, p. 19)

Certes, pour Chombart de Lauwe, l'avion précipite la création d'un « monde unifié » (p. 408) : « Il saisit d'un coup l'homme et le transplante. Il l'enrobe brutalement d'une civilisation inaccoutumée » (p. 409) – et l'ethnologue insiste sur l'aspect brutal de cette unification, « qui crée des responsabilités à l'Occident » (p. 408). Mais, dans le même temps, l'avion favorise l'exploration scientifique du monde et permet de multiplier les missions ethnographiques, qui « parcourent sans cesse le monde, veillant que rien ne soit détruit sans que l'humanité en ait extrait toute la valeur humaine » (p. 409). En mettant en contact la civilisation « occidentale », « la plus forte », et les « civilisations faibles », l'avion tend à réduire la diversité culturelle mais permet d'organiser toujours plus efficacement l'étude des sociétés lointaines, dans une logique d'ethnologie de sauvegarde²². Douze ans plus tard, un autre pilote ethnographe, Paul-Emile Victor, fera le même constat de « planétarisation de l'homme », dans la préface d'un livre également consacré à l'histoire des explorations :

« Le brusque rétrécissement du monde, le brutal élargissement des moyens de contact ont soudain jeté toutes les civilisations les unes contre les autres. Ils les brassent. Ils sont en train de les uniformiser. » (Victor 1960, p. 6).

Mais Victor trouvera là, comme Chombart de Lauwe, une raison



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

²³ Dans *Les grands explorateurs*, Griaule mentionnait la photographie aérienne en soulignant ses rapports plus ambigus avec l'exploration (1945 : 117-118).

²⁴ L'une d'entre elles permet d'observer les terrasses de la Saône au nord de Mâcon, dans la région où se situe la grotte des Furtins, à Berzé-la-Ville, où il mène un chantier de fouilles avec ses étudiants du Centre de Formation aux Recherches Ethnologiques (CFRE) de 1945 à 1948.

²⁵ Dans *La découverte aérienne du monde*, Chombart de Lauwe insiste d'ailleurs sur la « contradiction majeure qu'est la guerre » (1948 : 369) et sur le souvenir qu'il conserve de la vision aérienne des destructions. Il publie d'ailleurs deux vues aériennes de bombardements américains, ainsi qu'une photographie de l'éclatement de la bombe atomique sur Hiroshima.

d'espérer la naissance d'un « nouvel humanisme » – comme un écho à « l'humanitarisme total » évoqué par Leroi-Gourhan dans son introduction aux *Explorateurs célèbres* (Leroi-Gourhan 1947, p. 12). Griaule, on l'a vu, participe à cette tentative de jonction entre l'ethnologie et l'aviation, deux techniques (l'une intellectuelle et l'autre matérielle) de mise en contact de populations éloignées, qui naissent, en France, à la même époque. Et c'est un juste retour des choses si Chombart de Lauwe l'invite à participer à son ouvrage en rédigeant le chapitre consacré à l'ethnologie. Griaule y défend l'idée selon laquelle l'avion :

« apporte à l'ethnographie, science des activités matérielles et intellectuelles de l'humanité, le moyen le plus rapide, le plus sûr, de prospecter le cadre de la vie des peuples » (Griaule 1948, p. 178)²³

Plus modeste, la participation de Leroi-Gourhan au même ouvrage n'en reste pas moins intéressante. Il commente en effet quelques photographies aériennes de l'IGN rassemblées par le « service aérien de la recherche scientifique » du Musée de l'Homme et qu'il a sans doute utilisées comme supports pour ses cours (Chombart de Lauwe 1948, p. 264-265)²⁴.

Un an après la parution des *Explorateurs célèbres*, Leroi-Gourhan et Griaule participent ensemble à un ouvrage dédié à ce qui est présenté comme une nouvelle technique d'exploration scientifique du monde, annonciatrice des « bienfaits de la civilisation », à condition cependant que :

« l'homme garde cette ouverture à l'inconnu qui l'attire perpétuellement en avant dans le mouvement de l'évolution » (1948, p. 370)

L'optimisme paraît donc l'emporter, l'exploration peut-être n'est pas tout à fait morte, si de nouvelles techniques permettent de nouvelles investigations. Ici aussi se joue la continuité entre les explorateurs du passé et les ethnologues du milieu du 20^{ème} siècle, dans une même foi dans le progrès renouvelée, au sortir d'une guerre qui l'a ébranlée²⁵. C'est sur cette idée que Leroi-Gourhan termine son introduction de 1947 :

« Ainsi, de siècle en siècle, dans le même désir d'évasion, donner une expression de plus en plus haute à ses rêves, marquer un chemin sûr depuis le petit aventurier phénicien jusqu'à l'homme qui croit au bonheur de tout un continent à affranchir, c'est peut-être trouver l'une des plus belles perspectives sur le progrès des hommes. » (Leroi-Gourhan 1947, p. 12)

Dans cette tension entre la figure de l'explorateur (« expression la plus individualisée de la société humaine ») et l'uniformisation du monde, Leroi-Gourhan trouve confirmation de l'hypothèse qu'il a énoncée, en 1945, dans *Milieu et techniques* :

« le fait essentiel n'est pas dans le phénomène de fusion qui tendrait à se faire compénétrer et fondre toute l'humanité, il est dans une action primordiale de particularisation. Cette particularisation répond au sens même de l'Evolution, qui



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

n'est pas de fondre des hybrides de plus en plus standardisés, mais de créer des formes opportunes. Masses, groupes et individus manifestent, avec les mêmes contraintes, le même effort d'individualisation.» (Leroi-Gourhan 1945, p. 438-439)

Dans un contexte donc où des ethnologues de plus en plus nombreux observent les prémisses ou les effets de ce qui ne s'appelle pas encore la mondialisation, dont l'avion est l'un des instruments techniques, Leroi-Gourhan considère comme toujours possible le surgissement opportun de nouveaux explorateurs et de nouveaux instruments techniques d'exploration (après l'avion : la fusée)²⁶ :

« La grande aventure de la terre est morte, « le monde fini » a déjà commencé, mais l'explorateur vit toujours, il s'est essayé vers le bas, découvreur de cavernes ou de fosses océanes ; il s'est essayé vers le haut, la stratosphère est étroite et au fond bien pauvre. Il s'essaye maintenant pour un autre voyage : sur son globe comme Colomb au bord de l'Atlantique, il regarde l'horizon des planètes. » (Leroi-Gourhan 1947, p. 12)

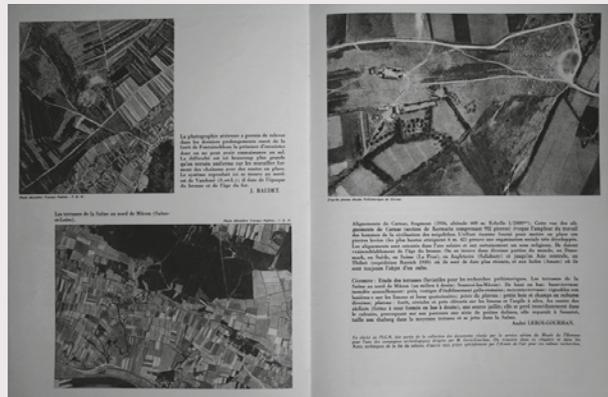
L'exploration trouve son actualité dans une certaine vision du progrès, qui n'est certes pas déterminée par la technologie (Leroi-Gourhan est d'accord ici avec Febvre), mais dont les objets techniques sont les meilleurs témoins - en 1952, Leroi-Gourhan résume :

« Tout un plan de l'exploration scientifique est indissociable du développement matériel des sociétés » (Leroi-Gourhan 1952b, p. 8)

Cette actualité de l'exploration est assurément une autre des explications de l'intérêt que portent alors à son histoire les ethnologues et leurs lecteurs.

²⁶ Voir aussi Laming 1947. Plus tard, dans un autre ouvrage consacré aux explorations, Jacques Soubrier justifiera le statut d'explorateur accordé à Griault notamment par le fait qu'il a mis en service sur le fleuve Niger le « premier laboratoire flottant, équipé pour des études ethnographiques » (Soubrier 1960 : 40).

Contribution de Leroi-Gourhan au livre de Chombart de Lauwe, *La découverte aérienne du monde*.





L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

²⁷ Dans la chronologie des explorations proposée à la fin de son livre, Griaule inclut d'ailleurs les missions

« organisées ou encouragées par l'Institut d'Ethnologie de l'Université de Paris » (1945 : 127), dont les différentes qu'il a lui-même dirigées avant la guerre (y compris la mission Dakar-Djibouti).

²⁸ En 1952, Griaule commence son chapitre sur les Dogons dans l'ouvrage collectif *Explorations outre-mer à travers l'Union française* par une proposition similaire : « S'il est certain que l'exploration géographique de l'Afrique est à peu près terminée, il est non moins certain que l'exploration de l'Africain, surtout du Noir, est à peine commencée » (Griaule 1952b : 111). Il le conclut sur une invitation faite aux nouveaux « explorateurs des Noirs » ou « du monde noir » à se placer « au carrefour de nombreuses disciplines » (125).

Du Club des explorateurs au récit de voyage : les ethnologues comme explorateurs

Le constat que fait Leroi-Gourhan d'un « monde fini » est, à l'époque déjà, un lieu commun. Dans *Les grands explorateurs*, Griaule notait également que « la carte du monde est presque entièrement dessinée », que « les taches blanches sont rares, exiguës, menacées », que « les mers ont été sondées, les rivières jaugées, les déserts mesurés, les faunes et les flores recensées, même les mortes » (1945, p. 118). Mais ce constat conduit moins l'ethnologue à proclamer la fin de l'exploration qu'à défendre sa redéfinition. Il s'agit désormais pour Griaule « d'explorer scientifiquement l'humanité après avoir exploré la terre » (p. 119). Après la phase d'exploration géographique du monde, il faut désormais favoriser la science de l'homme. En conclusion de son livre sur les explorateurs, Griaule se fait alors représentant de l'ethnologie :

« Alors qu'on a trouvé des explorateurs à foison pour naviguer le visage au vent, ou pour courir par monts et par vaux le fusil à la main, on ne trouve aujourd'hui qu'une maigre pléiade de chercheurs décidés à creuser en profondeur, à étudier avec méthode mille peuples découverts, mais très mal connus. [...] il faut encourager et multiplier une autre sorte de chercheurs dont les exemplaires sont encore trop rares : les explorateurs d'aujourd'hui et de demain doivent être les ethnographes. » (1945, p. 118-119)²⁷

Ainsi s'esquisse une autre distinction entre les voyageurs d'autrefois, explorateurs superficiels, et les ethnologues d'aujourd'hui, formés aux méthodes ethnographiques et dont l'exploration permet d'avoir accès aux profondeurs, non de la terre, mais de l'âme humaine²⁸.

La même idée est défendue, l'année suivante, par Jean-Paul Lebeuf, également ethnologue, disciple de Griaule. Dans le numéro d'août 1946 de la revue *Camping Plein Air*, éditée par Jean Susse, principal promoteur du camping en France, Lebeuf publie un texte intitulé « Notre métier : l'exploration », dans lequel il défend donc explicitement l'idée selon laquelle l'ethnographie relève de l'exploration :

« il reste encore de belles années pour les voyageurs aventureux. Les automobiles et les chemins de fer auront beau tracer un réseau de plus en plus dense autour de la planète, les avions survoler tous les pays inconnus, de vastes régions demandent encore à être parcourues pas à pas ; des richesses prodigieuses restent à exploiter, des peuples inconnus à connaître.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

²⁹ Dans son avant-propos aux *Explorations d'outre-mer*, en 1952, Leroi-Gourhan fait à son tour explicitement l'hypothèse selon laquelle les ethnologues sont les nouveaux explorateurs et insiste sur l'importance des sciences de l'homme. Il propose l'expression « exploration méthodique » pour définir ce nouveau stade de la recherche » (Leroi-Gourhan 1952b : 10-11).

³⁰ Sur ces stratégies d'écriture des ethnologues, voir Jolly et Lemaire 2011. Je n'insiste pas sur l'opportunité financière que les ethnologues peuvent également trouver dans la publication de livres destinés au grand public ou la rédaction d'articles pour la presse.

³¹ Sur l'histoire du Club des Explorateurs, voir Sirost 2009.

³² Ces conférences sont les premières d'une longue liste de conférences organisées, à partir de 1945, par « Connaissance du monde ».

Si entre les mailles des routes des étendues restent à découvrir, l'essentiel de l'œuvre à accomplir est un travail en profondeur. » (Lebeuf 1946, p. 10)

La définition de l'ethnologie comme exploration en profondeur, que Griaule et Lebeuf proposent dans des publications destinées à un large public, s'inscrit dans une double stratégie²⁹. La première relève d'une entreprise littéraire et éditoriale de popularisation de l'ethnologie : en présentant cette discipline encore jeune et méconnue comme une forme aboutie de l'exploration, l'objectif est de construire sa légitimité publique, voire de susciter des vocations. La seconde est scripturaire et stylistique : en changeant de registre rédactionnel, les deux ethnologues se donnent à lire en tant qu'écrivains³⁰. Mettre en avant une certaine continuité entre explorateurs et ethnologues permet en effet de valoriser un genre littéraire commun aux uns et aux autres : le récit de voyage. Debaene a bien montré les rapports étroits, quoiqu'ambivalents, qui existent à l'époque entre littérature et ethnologie, et dont les écrits de Griaule sont l'un des meilleurs témoignages (Debaene 2010). Ces relations s'expliquent selon lui par le double effort de légitimation des ethnologues, qui, d'une part, se démarquaient des voyageurs non professionnels en défendant des principes méthodologiques et en valorisant les écrits scientifiques et, d'autre part, se présentaient comme des hommes d'action confrontés aux difficultés du terrain, faisant le récit de leurs aventures lointaines pour mieux se démarquer des savants et des « explorateurs de bibliothèque » (Griaule 1934, p. 143). C'est dans cette seconde perspective qu'il faut comprendre le succès que rencontre, auprès des ethnologues, la création du Club des Explorateurs et des Voyageurs (plus souvent simplement nommé Club puis Société des Explorateurs) en 1937, dont le projet est de rassembler « voyageurs-sportifs » et « voyageurs-savants »³¹. Participent notamment à sa fondation Paul-Emile Victor et les autres membres de la mission ethnographique qu'il a dirigée au Groenland, en particulier Robert Gessain (l'un des futurs auteurs rassemblés dans *Les explorateurs célèbres*), ainsi que Paul Coze et Bertrand Flornoy, figures plus marginales de l'ethnologie institutionnelle, respectivement spécialistes des Indiens d'Amérique du Nord et de l'Amazonie. D'autres ethnologues rejoignent rapidement le Club, à commencer par Griaule, Chombart de Lauwe et Lebeuf qui, dès leur retour de la mission Sahara-Cameroun, participent (avec le commandant Guyot) à la série de conférences inaugurales organisée le 17 décembre 1937, salle Pleyel, et intitulée « Le monde vous parle »³².



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

³³ En 1952, Lauga réunit les textes de plusieurs membres de la Société des Explorateurs dans un ouvrage dédié aux explorations contemporaines (Lauga 1952). Dans l'avant-propos, Flornoy définit l'exploration comme l'« une des formes de l'aventure de la connaissance » et constate que l'on est passé de « l'exploration géographique » à « l'exploration humaine ». Dans une partie dédiée à « la découverte des hommes », Griaule consacre un texte aux apports de l'ethnologie à l'administration coloniale et à la connaissance des populations colonisées (Griaule 1952a), tandis que Germaine Dieterlen, sa disciple la plus fervente, traite des méthodes d'enquête ethnographique dans la partie suivante, précisément intitulée « Les techniques modernes au service de l'exploration » (Dieterlen 1952).

³⁴ Sur le Musée de l'Homme comme instrument d'éducation populaire, voir Patin 2015.

Chombart de Lauwe et Lebeuf écrivent par ailleurs chacun un texte dans la revue *Le Risque*, dont le rédacteur en chef, Henri Lauga, a initié le projet de Club et qui fonctionne alors comme son « organe de liaison »³³. Chombart de Lauwe livre ses « impressions de voyage » et rapporte des histoires de sorcier et de tornade, avant de conclure que, « comme ces aventures le prouvent, l'ethnographie n'est pas une science de laboratoire » (Chombart de Lauwe 1937, p. 9). En témoignant à son tour de son expérience camerounaise, Lebeuf établit une différence entre les risques courus par les aventuriers, inutiles, et ceux que prennent les ethnographes, plus constructifs (Lebeuf 1938). Les trois ethnologues feront plusieurs conférences pour la Société des Explorateurs (« Masques et sacrifices noirs » par Griaule et Lebeuf, le 17 février 1938, par exemple). Et, après avoir bénéficié de son soutien financier pour sa mission de 1946, Griaule intègre son comité directeur dans les années 1950 (Jolly 2001, p. 161). Quelques années après Griaule, en 1942, Leroi-Gourhan adhère à son tour au Club (Leroi-Gourhan 1942), pour lequel il prononce une conférence intitulée « Les Aïnous mangeurs d'ours », le 13 décembre 1942. Un tel titre (comme ceux de la plupart des conférences du Club) est éloquent : il met en exergue l'altérité, sinon la sauvagerie, de la population concernée et s'adresse davantage à l'intérêt du public pour l'exotisme qu'à son envie de connaissances ethnologiques. Le Club des Explorateurs fonctionne ainsi comme l'un des principaux lieux de popularisation de l'ethnologie française, avec le musée de l'Homme, cher à Leroi-Gourhan³⁴. Sans doute trouve-t-il là une même motivation, davantage que dans l'intérêt pour les récits de voyage, auxquels il est moins sensible que Griaule. L'une des trois notices que ce dernier rédige pour *Les explorateurs célèbres*, est dédiée à James Bruce (1730-1794), parti à la recherche des sources du Nil et dont il retient surtout la description de l'Abyssinie. Elle se termine ainsi :

« Il laisse cinq volumes qui se lisent comme un roman. [...] Ils constituent également la relation la plus vivante et la plus sincère qu'on ait jamais écrite sur l'Abyssinie. Et jusqu'au début du XX^e siècle, on avait la surprise, en voyageant dans ces contrées, de retrouver, presque inchangée, l'une des sociétés les plus curieuses de l'Afrique orientale, qui avait tout fait pour adopter Bruce et l'empêcher de retourner dans son pays. » (p. 107)

Un lien se trouve ainsi implicitement tissé entre l'explorateur écossais du 18^{ème} siècle et l'ethnologue français qui effectua sa première mission ethnographique en Ethiopie, en 1928-1929, comme si lire les descriptions que le premier a faites de l'Abyssinie et la découvrir ethnographiquement revenaient quasiment au même : la société observée par l'un et par l'autre demeure la même. Littérature et ethnologie ainsi se confondent dans l'expérience griaulienne. Et quand l'ethnologue mentionne les relations de voyage de Bruce qui se lisent « comme un roman »,



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

il fait également référence, en creux, au récit de son propre voyage en Abyssinie, publié en 1934 sous le titre *Les flambeurs d'homme* et qui obtient le prix Gringoire. Déjà alors Griaule justifiait l'écriture de son livre par un souci de popularisation de l'ethnologie :

« en ce qui concerne l'ethnographie, cette science vivante entre toutes [...], il m'a semblé possible, voire nécessaire, en tout cas aimable, de descendre les pentes orgueilleuses de l'érudition et de présenter à un plus grand nombre de lecteurs un ouvrage lisible. Il ne s'agit pas là d'un journal de route ni d'un récit romancé, mais d'une description objective de certaines péripéties de mon premier voyage en Abyssinie. » (1934, p. 27)

Ici, tout oppose Leroi-Gourhan et Griaule. On se souvient que le premier considérait la littérature comme une impasse, et plus particulièrement les récits de voyage (les relations des explorateurs). Plus encore, il considère que l'ethnologie :

« se débarrasse lentement de la vieille confusion entre l'étude de l'homme hors des frontières et la relation superficielle du voyageur, genre utile à coup sûr, mais qui a causé et cause encore le tort le plus grave à sa réputation scientifique » (1952a, p. 89)

C'est sans doute l'une des explications aux critiques que Leroi-Gourhan a adressées au fameux *Dieu d'eau* de Griaule, dont le succès fut en grande partie littéraire (Leroi-Gourhan 1982, p. 37-38). En ce sens, Leroi-Gourhan fournit un contre-exemple à la thèse de Debaene selon laquelle les ethnologues français ont entretenu une confusion stratégique entre science et littérature. L'introduction aux *Explorateurs célèbres* peut cependant nous inviter à nuancer une telle méfiance de Leroi-Gourhan envers la littérature. C'est, du point de vue du style, l'un de ses plus beaux textes (et l'on sait que son style a souvent été critiqué, par Febvre notamment). Dans cette « Psychologie de l'explorateur », on retrouve le lyrisme de Griaule, parfois les mêmes effets. Que les affinités entre ethnologie et exploration servent de point de rencontre aux deux ethnologues ne s'explique donc pas seulement par le contexte ou les stratégies de popularisation de l'ethnologie. Si l'évocation des grands explorateurs est susceptible, comme le soutient Leroi-Gourhan, d'éveiller la part d'explorateur qui se cache dans chacun des lecteurs, cela vaut aussi pour l'auteur qui les évoque. Et si l'exploration est bien « une forme de la poésie populaire » (Leroi-Gourhan 1947, p. 7), alors la part de l'explorateur est sans doute aussi, pour Leroi-Gourhan comme pour Griaule, celle de l'écrivain. Chacun à leur manière, tous deux rêvaient en effet de faire de l'ethnologie, à son tour, une forme (opportune ?) de poésie populaire.

Julien BONDAZ

Ethnologue et maître de conférences au Département d'anthropologie de l'Université Lumière Lyon 2



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

Bibliographie

Beaubois, Henry, et al., *Les explorations au XX^e siècle*, Paris, Larousse, 1960.

De Beaune, Sophie A., « La genèse de la technologie comparée chez André Leroi-Gourhan. Introduction à son article «L'homme et la nature», paru dans *L'Encyclopédie française* en 1936 », *Documents pour l'histoire des techniques*, n°20, 2011 : 197-202, et documents « L'homme et la nature », p. 203-223.

Bondaz, Julien, et Teresa Castro, « Le terrain vu du ciel. Photographie aérienne et sciences sociales (d'une guerre à l'autre) », dans Angela Lampe (dir.), *Vues d'en haut*, cat. exp., Metz, Editions du Centre Pompidou-Metz, 2013, p. 296-303.

Chombart de Lauwe, Paul-Henry, « Les imprévus de l'enquête ethnographique », *Le Risque*, n° 11, 10 novembre 1937, p. 6-10.

Chombart de Lauwe, Paul-Henry (dir.), *La Découverte aérienne du monde*, Paris, Horizons de France, 1948, p. 177-208.

Debaene, Vincent, « La vocation de l'ethnologue : Leiris, Lévi-Strauss », *Ethnologie et littérature*, 14-15 : *Eurasie*, Paris, L'Harmattan, 2005, p. 27-42.

Debaene, Vincent, *L'adieu au voyage. L'ethnologie française entre science et littérature*, Paris, Gallimard, 2010.

Deffontaines, Pierre, « Quatre photographies aériennes », *Revue de géographie humaine et d'ethnologie*, n° 1, 1948, p. 70.

Dieterlen, Germaine, « Méthode moderne de l'ethnographie », in Henri Lauga (textes et documents réunis par), *De la banquise à la jungle. Les Français, la terre et les hommes*, Paris, Plon, 1952, p. 165-172.

Febvre, Lucien, « Les recherches collectives et l'avenir de l'histoire », *Revue de Synthèse*, t. II, n° 1, 1936, p. 7-14.

Febvre, Lucien, « Comment classifier les techniques », *Mélanges d'histoire sociale*, vol. 5, n° 1, 1944, p. 71-74.

Febvre, Lucien, « Essor de la découverte », dans André Leroi-Gourhan (dir.), *Les Explorateurs célèbres*, Genève, Mazenod, 1947, p. 34-39.

Griaule, Marcel, *Les flambeurs d'hommes*. Paris, Éditions Calmann-Lévy, 1934.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

Griaule, Marcel, « L'Esclavage en Abyssinie », *Études de sociologie et d'ethnologie juridiques (Conférence 1934). Institut de droit comparé*, XXI, 1935, p. 23-43.

Griaule, Marcel, *Les Saô légendaires*, Paris, Gallimard, 1943.

Griaule, Marcel, *Les grands explorateurs*, Paris, PUF, 1945.

Griaule, Marcel, « L'Homme et le milieu naturel. L'ethnographie », dans Paul-Henry Chombart de Lauwe (dir.), *La Découverte aérienne du monde*, Paris, Horizons de France, 1948, p. 177-208.

Griaule, Marcel, « Les problèmes de la colonisation et les sciences de l'Homme », dans Henri Lauga (textes et documents réunis par), *De la banquise à la jungle. Les Français, la terre et les hommes*, Paris, Plon, 1952, p. 157-162.

Griaule, Marcel, « L'homme se divise en vingt-deux parties... disent les Dogons », dans *Explorations outre-mer à travers l'Union française*, Paris, La Documentation française, 1952b, p. 110-125.

Jamin, Jean, *Le Cercueil de Queequeg. Mission Dakar-Djibouti, mai 1931-février 1933*, Paris, Les Carnets de Béroze, fascicule 2, LAHIC/Ministère de la Culture, 2014 [en ligne : <http://www.berose.fr/spip.php?article593>].

Jolly, Éric, « Marcel Griaule, ethnologue : la construction d'une discipline (1925-1956) », *Journal des africanistes*, 71, 1, p. 149-190.

Jolly, Éric, et Marianne Lemaire (eds), *Cahier Dakar-Djibouti*, Meurcourt, Éditions Les Cahiers, 2015.

Jolly, Éric, et Marianne Lemaire, « Ethno-graphies », *L'Homme*, n° 200, 2011, p. 13-17.

Lauga, Henri (textes et documents réunis par), *De la banquise à la jungle. Les Français, la terre et les hommes*, Paris, Plon, 1952.

Lebeuf, Jean-Paul, « Les risques de l'enquête ethnographique », *Le Risque*, n° 18, 25 février 1938, p. 2-6.

Lebeuf, Jean-Paul, « Notre métier : l'exploration », *Camping Plein Air*, n° 14, août 1946, p. 10-11.

Leiris, Michel, *L'Afrique fantôme*, 1934, dans *L'Âge d'homme précédé de L'Afrique fantôme*, Paris, Gallimard, 2014 (« Bibliothèque de la Pléiade »), p. 34-749.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

Leroi-Gourhan, André, « L'homme et la nature » dans Paul Rivet (dir.), *Encyclopédie française* (tome 7) : L'espèce humaine ; section A : Formes élémentaires de l'activité humaine, Editions de l'Encyclopédie, 1936a, p. 10.3-10.4.

Leroi-Gourhan, André, « L'ethnologie et la muséographie », *Revue de Synthèse*, t. II, n° 1, 1936b, p. 27-30.

Leroi-Gourhan, André, « Les nouveaux membres du Club des Explorateurs. André Leroi-Gourhan par lui-même », *Sciences et voyages*, n° 73, février 1942, p. 34 et 64.

Leroi-Gourhan, André (dir.), *Les explorateurs célèbres*, Genève-Paris, Editions d'art Lucien Mazenod, 1947.

Leroi-Gourhan, André, « Sur la position scientifique de l'ethnologie », 1952, dans André Leroi-Gourhan, *Le fil du temps. Ethnologie et préhistoire 1935-1970*, Paris, Fayard, 1983, p. 79-89.

Leroi-Gourhan, André, *Le geste et la parole. Technique et langage*, Paris, Albin Michel, 1964.

Leroi-Gourhan, André, *Les racines du monde (entretiens avec Claude-Henri Rocquet)*, Paris, Belfond, 1982.

MacClancy, Jeremy, et Chris McDonough, *Popularizing Anthropology*, London-New York, Routledge, 1996.

De Martonne, Emmanuel, *Géographie aérienne*, Paris, Albin Michel, 1948.

Parias, L.-H. (dir.), *Histoire universelle des explorations. Tome 4, époque contemporaine*, Paris, Nouvelle Librairie de France, 1962.

Patin, Christelle, « Le musée vivant face au défi de l'éducation populaire », dans Claude Blanckaert (dir.), *Le Musée de l'Homme. Histoire d'un musée laboratoire*, Paris, MNHN-Editions Artlys, 2015, p. 210-233.

Schnapp, Alain, et Pierre Lemonnier, « André Leroi-Gourhan et Pierre Francastel », dans *Histoire de l'art et anthropologie*, Paris, INHA-musée du quai Branly (« Les actes »), 2009 [En ligne : <http://actesbranly.revues.org/80>].

Sibeud, Emmanuelle, « Ethnographie, ethnologie et africanisme. La "disciplinarisation" de l'ethnologie française dans le premier tiers du XX^e siècle » dans Jean Boutier, Jean-Claude Passeron et Jacques Revel (eds), *Qu'est-ce qu'une discipline ?*, Paris, Editions de l'EHESS, 2006, p. 229-245.



L'OBJET SURDIMENSIONNÉ

LES GRANDS EXPLORATEURS COMME ANCÊTRES

Sirost, Olivier, « Le Club des explorateurs français : des pratiques de plein air aux musées », dans Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëll et Régis Meyran (dir.), *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Editions de la MSH, 2009, p. 113-123.

Soubrier, Jacques, « Fleuves et forêts », dans Henry Beaubois et al., *Les explorations au 20^{ème} siècle*, Paris, Librairie Larousse, 1960, p. 11-54.

Soulier, Philippe, « André Leroi-Gourhan, de la muséographie à l'ethnologie (1934-1946) », dans Jacqueline Christophe, Denis-Michel Boëll et Régis Meyran (dir.), *Du folklore à l'ethnologie*, Paris, Editions de la MSH, p. 205-215.

Victor, Paul-Emile, « Un humanisme du 20^{ème} siècle », préface à Henry Beaubois et al., *Les explorations au 20^{ème} siècle*, Paris, Larousse, 1960, p. 5-10.

L'Homme
[L'Objet]

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

L'OBJET MODERNE



L'OBJET
MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

André Leroi-Gourhan fait partie de ces figures tutélaires des sciences humaines et sociales qu'il est impossible d'affilier exclusivement à une discipline. L'ensemble de son œuvre nous promène entre archéologie, histoire des techniques et ethnologie, non sans nous inviter à de nombreuses incursions dans le champ des sciences de la nature. L'une des voies principales pour aborder ce foisonnement, qui est tout sauf une dispersion, c'est celle de la matérialité, de l'ancrage de cette réflexion singulière dans le concret des objets et des techniques qui constituent pour Leroi-Gourhan le moyen le plus sûr de saisir l'homme dans son humanité la plus ancienne et d'en caractériser la continuité.

Il n'y a pas de culture matérielle

Relire au début du 21^{ème} siècle les textes d'André Leroi-Gourhan implique pour l'anthropologue de passer outre certaines idées ou formulations démodées voire caduques. Comme le suggérait pertinemment François Sigaut, au sujet de Leroi-Gourhan et d'André-Georges Haudricourt, seule une vision critique peut être fertile :

« Si nous voulons tirer tout le profit que comportent leurs enseignements, nous devons reconnaître leurs erreurs. Car autant les erreurs sont néfastes quand on s'y accroche, autant elles peuvent être instructives quand on les reconnaît comme telles »³⁵

³⁵ François Sigaut, « Le culte des ancêtres et la critique des héritages », in Noël Barbe et Jean-François Bert (dir.) 2011, *Penser le concret, André Leroi-Gourhan, André-Georges Haudricourt, Charles Parain*, Paris, Creaphis édition, p. 103-108.



L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

³⁶ Voir par exemple la sévère critique de Jean-Pierre Digard, s'appuyant sur Leroi-Gourhan, envers les travaux de Jean-Pierre Warnier : Digard, Jean-Pierre, « Anthropologie des techniques et anthropologie cognitive », *Études rurales*, 2004, n° 169-170, p. 255-267.

³⁷ André Leroi-Gourhan 1949, « Note sur les rapports de la technologie et de la sociologie », *L'année sociologique*, 3^e série, t. II p. 766-772, réédité in Marcel Mauss 2012. *Techniques, technologie et civilisation*, 2012, éd. par Nathan Schlanger, Paris, PUF Quadrige, p. 431-439. Citation p. 439.

³⁸ Marcel Mauss, « Technologie (1927-1928) », in Mauss 2012, p. 295-326. Citation p. 297. Ce texte est la transcription de cours pris par Jacques Soustelle en 1927 et 1928, conservés dans les archives du Musée de l'Homme.

Cet effort accompli, il est toujours enrichissant de mettre à l'épreuve les concepts et les raisonnements disséminés dans les ouvrages dont les seuls titres affichent la très haute ambition scientifique (*L'Homme et la matière*, *Le geste et la parole...*) tout en indiquant de façon on ne peut plus limpide leur teneur. La méthode très systématique, l'organisation extrêmement rigoureuse du travail d'enquête aboutit à des textes synthétiques qui nous semblent parfois trop elliptiques mais dont on parvient à saisir la densité documentaire et analytique après une longue imprégnation.

D'abord peut-être, une idée reçue à écarter : il n'existait pas pour André Leroi-Gourhan une ethnologie de la culture matérielle, au sens étroit d'une enclave disciplinaire partagée notamment avec l'archéologie. Son travail est au contraire invoqué pour fustiger la réémergence de la notion de culture matérielle en France dans les années 1990 et 2000³⁶. Associer le terme de culture, sémantiquement très chargé, à l'adjectif matériel revient à en faire une catégorie à part entière, distinguant un ensemble de faits et de données d'une autre culture, dite conséquemment immatérielle, où se rangeraient les discours, les mythes, les rituels, les images et une foule d'autres objets d'étude a priori plus instables. Les multiples inconvénients de cette formulation ont été maintes fois mis en exergue par les chercheurs consacrant leurs travaux aux objets, aux techniques et à leur implication dans les sociétés humaines, et même ceux qui revendiquent et assument l'expression culture matérielle reconnaissent son imperfection et les approximations logiques qu'elle implique.

Sur ce point, sans explicitement s'attaquer au problème sémantique, Leroi-Gourhan ne laisse planer aucune équivoque : partir de la matière, des objets et des techniques, certes ; mais ce qui doit intéresser l'ethnologie comme l'archéologie, c'est l'homme.

« Il n'est pas moins indispensable à celui qui étudie l'outil d'aller à la rencontre de l'homme qui l'utilise, qu'il est nécessaire à celui qui met l'individu en société de tenir avec sécurité les témoins matériels qui l'entourent »³⁷

Rien d'étonnant pour quelqu'un qui s'inscrit dans la lignée de Marcel Mauss, prévenant l'ethnologie dès les années 1927-1928 contre une certaine forme de collectionnisme qui faisait de l'objet l'alpha et l'oméga de la collecte ethnographique :

« Une erreur de beaucoup d'ethnologues éminents est de se borner aux collections. Or, en dehors des objets, la façon de s'en servir est de la plus haute importance »³⁸

Jetant les bases de la technologie culturelle, Mauss appelait à questionner l'objet dans sa production et ses usages, à partir de sa position dans les chaînes opératoires. Ignorer le système dont l'objet fait partie c'est perdre de vue sa relation à l'homme et renoncer aux sciences humaines. Le principe est bien retenu, revisité et diffusé par André Leroi-Gourhan, qui ne



L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

pense jamais l'objet sans le geste, ni le geste sans la fonction, ni la fonction sans le rythme. Dans le retour sur expérience que constitue la conclusion de l'édition de 1971 de *L'homme et la matière*, s'il reconnaît que depuis 1943 (1^{ère} édition), l'ethnologie s'est considérablement développée, amassant une grande quantité de matériaux, il déplore qu'elle n'ait pas pour autant modifié ses cadres classificatoires en continuant « d'attacher plus d'intérêt aux institutions qu'aux objets, plus d'intérêts aux objets qu'aux techniques qui les ont suscités »³⁹. C'est une tendance taxonomique des musées que critique ainsi Leroi-Gourhan, obnubilée par la collecte au risque de ne pas suffisamment documenter les objets et de les réduire au statut à ses yeux peu enviable de témoins archéologiques dénués de liens avec la réalité sociotechnique des hommes contemporains. Cette perspective interdit de réduire son projet scientifique à une catégorisation rigoureuse et déterministe de l'évolution humaine lue à travers ses techniques de traitement de la matière. L'ambition est certes très vaste dans son ampleur spatio-temporelle mais reste humble dans ses objectifs finaux. D'ailleurs, que pourrait espérer saisir le savant cherchant à embrasser l'histoire humaine à une échelle universelle ? Rien d'autre que « quelque chose d'aussi fugace que le jeu de la lumière sur une mince couche de pétrole à la surface de l'eau », comme un « chatolement insaisissable »⁴⁰. Avant bien d'autres, c'est sur la faillibilité de l'objet comme source que Leroi-Gourhan attire l'attention des sciences de l'homme, sur la fragilité de son témoignage et l'impossibilité de le considérer en dehors d'un contexte historique précis.

L'homme et l'objet dans l'histoire et dans la nature

De nombreux chercheurs ont souligné que l'entreprise de Leroi-Gourhan visait l'homme et l'humanité à une échelle universelle, dans le temps et l'espace. Il demeurerait, dans cette perspective, un savant à la façon du 19^e siècle, avec le positivisme que cela induit. Mais s'il affiche dans ses ouvrages sa préoccupation permanente de rattacher sa démarche à la rigueur et à la systématique des sciences de la nature, il ne perd jamais de vue pour autant que les sciences humaines ne peuvent édicter des lois générales s'affranchissant de l'histoire. C'est ce qu'a bien remarqué Jean-Claude Passeron dans son exigeante réflexion sur la nature épistémologique des sciences historiques, saluant la puissance d'intelligibilité des mises en série d'André Leroi-Gourhan : elles ont permis d'articuler forme et fonction, technique et symbolique, outils et représentations, le tout dans un vaste tableau, sans pour autant « préjuger de l'ordre historique des consécutives ou des diffusions concrètes, encore moins de formuler des "lois de l'histoire" »⁴¹. Ainsi, le refus de tout

³⁹ André Leroi-Gourhan 1971 [1943], *L'homme et la matière*, Paris, Albin Michel, p. 313.

⁴⁰ *Ibid.*, p. 11.

⁴¹ Jean-Claude Passeron, *Le raisonnement sociologique*, Paris, Albin Michel, 2006 [1991], p. 81.



L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

⁴² André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole. La mémoire et les rythmes*, Paris, Albin Michel, 1965, p. 126.

⁴³ *Ibid.*, p.123.

⁴⁴ *Ibid.*

⁴⁵ Jacques Monod, *Le hasard et la nécessité*, Paris, Le Seuil, 1970, p. 23.

⁴⁶ Entre autres Tim Ingold, *Une brève histoire des lignes*, Bruxelles, éditions Zones sensibles, 2011 et Philippe Descola, *Par-delà nature et culture*, Paris, Gallimard, 2005.

déterminisme obtus et de tout projet nomologique distingue Leroi-Gourhan d'une tendance forte de l'ethnologie visant à se soumettre à la logique des sciences dures. Cette posture serait, dans un autre cadre, à situer dans le contexte scientifique et universitaire des années 1960 et 1970, notamment par rapport à la domination du structuralisme lévi-straussien.

On aurait tort de laisser croire qu'en s'intéressant prioritairement à l'objet, en accordant un indéniable privilège à l'outil dans une dynamique de production et d'usage, Leroi-Gourhan en néglige la dimension non fonctionnelle. En montrant l'homogénéité des faits matériels et des phénomènes relationnels dans la vie des hommes en société, il a cherché à élargir la focale, notamment par l'étude des articulations logiques entre efficacité technique et perfection esthétique. Esthétique et technique ne sont pas deux faces distinctes du monde social mais doivent se penser ensemble à l'aide de la notion de formule fonctionnelle parfaite, sorte d'apogée du rapport esthétique/fonction :

« Le « moment » esthétique se situe, sur le trajet de chaque forme, au point où celle-ci se rapproche le plus de la formule : le biface très évolué, le racloir très soigné, le couteau de bronze très adapté à son usage particulier laissent transparaître à un égal degré la qualité esthétique de la rencontre de la fonction et de la forme »⁴²

Cette idée soulève plusieurs problèmes. D'abord, Leroi-Gourhan ne semble pas se préoccuper du point de vue depuis lequel ce moment esthétique est apprécié : qui décide que la forme s'est rapprochée de la formule parfaite, à quelle aune estime-t-on cette perfection ? Est-ce l'archéologue ou l'usager qui connaît ou reconnaît ce moment clé ? Mais la question est sans objet dès lors que l'esthétique fonctionnelle répond à :

« un véritable déterminisme mécanique, plus aux lois de la matière qu'à celles du vivant, ce qui explique que la nature en soit identique dans le monde végétal, animal ou humain »⁴³

Ainsi l'exemple des alvéoles fabriquées par les abeilles sont-elles la « solution parfaite au problème du rapport entre surface et volume pour une résistance maximum à la déformation »⁴⁴. Cette solution existe également dans le monde végétal et dans l'industrie humaine sans que sa valeur esthétique se trouve en dehors de cette « construction mécaniquement parfaite ». Le biologiste Jacques Monod a utilisé le même exemple des alvéoles pour illustrer la difficulté de trancher entre nature et culture, l'apparente contradiction faisant d'un phénomène naturel un modèle de construction artificielle. Ce paradoxe résulte de l'ambiguïté de nos jugements, « la difficulté de définir la distinction qui cependant nous paraît intuitivement évidente entre objets "naturels" et "artificiels" »⁴⁵. Pour Leroi-Gourhan, ce problème n'a pas lieu d'être si l'on admet qu'il n'y a pas solution de continuité entre sociétés humaines et monde naturel. Cette perspective est d'une grande modernité, annonçant les travaux de Tim Ingold ou Philippe Descola par exemple⁴⁶.



L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

Question de styles

Autre idée sur laquelle pourrait acheminer un raisonnement contemporain, celle de l'existence de « style ethnique ». A l'heure de la globalisation, est-elle encore pertinente ? Les styles ethniques sont des variantes de l'adéquation fonctionnelle, qui constituent autant d'adaptations dénuées de justification strictement utilitaire mais permettant aux groupes humains de se distinguer en apportant aux objets leur(s) touche(s) spécifique(s).

« A ce titre, on peut considérer que les voitures de course anglaises, italiennes et américaines sont en état d'approximation fonctionnelle puisqu'elles conservent un style ethnique malgré les exigences de l'aérodynamisme qui devraient les faire identiques »⁴⁷

Ce constat, s'il fût jamais justifié, a beaucoup vieilli avec la mondialisation : pourrait-on aujourd'hui, sur les rallyes automobiles ou les circuits de Formule 1, distinguer une voiture de course anglaise d'une italienne à partir de son style ethnique ? Dans le cadre d'une économie mondialisée et libéralisée du sport professionnel, où les capitaux sont transfrontaliers et rarement enracinés dans un unique pays, il n'existe plus d'écurie de Formule 1 purement italienne ou allemande. Ainsi l'emblématique Ferrari est contrôlée par une holding à capitaux néerlandais, sans toutefois que la couleur dominante des bolides soit passée du rouge à l'orange ! Mais c'est là une caractéristique de marque commerciale, pas de nationalité. Quant à l'esthétique des carrosseries, les enjeux économiques sont si importants qu'il serait difficile de la faire correspondre à autre chose qu'à la seule recherche d'efficacité : il s'agit de gagner des courses et au bout du compte d'engranger des profits. Au-delà de ces réserves, ce que soulève d'essentiel cette réflexion, c'est le jeu permanent et universel entre fonction, technique et esthétique. Que l'on appelle style ethnique ce qui ne relève pas directement de la nécessité technique n'est pas crucial. D'autres se sont depuis penchés sur la question, interrogeant l'art, l'idée du beau, l'agentivité des objets et la réciprocité des rapports sociaux et symboliques. Ce qui importe, c'est la combinaison qu'André Leroi-Gourhan définit comme le « triple aspect de l'esthétique des produits de l'industrie humaine »⁴⁸.

Pour prendre l'exemple de la céramique, le jeu s'effectue entre la nécessité de contenir et la forme externe, toujours susceptible d'un jugement esthétique.

« Dans la poterie une sphéricité rompue subtilement vers l'ouverture ou vers le fond répond à la fois au jeu de la fonction et à celui du goût, la symétrie légèrement déviée d'un biface évolué est mécaniquement justifiée mais détermine une estimation esthétique des formes. La sphéricité, la symétrie, la planéité, les surfaces courbes sont à la fois rationnelles quant à la fonction et séduisantes au-delà de la fonction »⁴⁹

⁴⁷ André Leroi-Gourhan, *Le geste et la parole op. cit.*, p. 130.

⁴⁸ *Ibid.*, p. 133.

⁴⁹ *Ibid.*, p. 134.



L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

Les évolutions techniques de l'industrie céramique au 20^e siècle n'ont fait que perpétuer ce jeu, le marketing du conditionnement obligeant les fabricants de poterie à normaliser formes et couleurs et à y adapter leur outil de production sans que cette mutation ait grand-chose à voir avec l'efficacité des contenants – étanchéité, capacité, conservation.

Étude des objets et science de l'homme

Face à l'omniprésence des objets matériels dans le monde contemporain, André Leroi-Gourhan peut-il nous aider ? Sa méthode est-elle adaptée à la modernité, qui voit l'*Homo sapiens* s'absorber dans les écrans, se passionner pour le superflu, multiplier jusqu'à la nausée l'artifice au point de faire de l'idée d'objet fonctionnel une notion à peu près vide de sens puisque de nouveaux besoins paraissent s'inventer chaque jour ? La mécanisation et l'automatisation des actions sur la matière, y compris au niveau le plus trivial, ont rendu désuets ou archaïques certains gestes ancestraux (couper, percuter). Dans les sociétés modernes, il n'est pas absurde par exemple de se demander combien de personnes utilisent désormais un couteau au quotidien.

Esthétique des produits industriels. Catalogue des encres Antoine. © Fonds de l'écomusée du Creusot-Montceau.





L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE LA SCIENCE DE L'HOMME PAR L'ÉTUDE DES OBJETS

Les sciences sociales ont désormais admis la complexité, apparemment sans borne, du monde des objets et son étroite interaction avec le monde des hommes, comme le synthétise parfaitement Ian Hodder selon qui :

« le sujet et l'objet, l'esprit et la matière, l'homme et la chose se construisent mutuellement. [...] les hommes et les choses se produisent de façon relationnelle »⁵⁰

La tentative de synthèse entre « l'homme et les produits de son intelligence »⁵¹ avait pu amener Leroi-Gourhan à abandonner l'objet, celui-ci n'étant finalement rien d'autre qu'une extériorisation du rapport force/matière. En somme, l'objet n'est qu'un résultat quand ce qui compte pour les sciences de l'homme, c'est le processus. Ce point de vue a d'ailleurs été adopté et ce raisonnement poussé très loin à partir des années 1990 par le mouvement de déconstruction du dualisme sujet-objet visant à permettre aux sciences sociales de penser des mouvements, des traductions et des fixations. Ainsi, nous ne verrions jamais d'objets, mais des actions et des relations qui parfois, temporairement, se solidifient sous forme d'enclume, de véhicule à moteur, de poterie, de racloir en silex.

« On ne peut appeler "objet" la partie un peu plus résistante d'une chaîne de pratiques qu'au seul moment où elle demeure sous terre, inconnue, jetée, sujette, couverte, ignorée, invisible, en soi. Autrement dit, il n'y a pas, il n'y a jamais eu d'objets visibles. Il n'y a d'objets qu'invisibles et fossiles »⁵²

Il n'y a d'objet qu'archéologique, ce à quoi Leroi-Gourhan aurait pu répondre que c'est précisément lorsque l'objet semble fossilisé, donc muet faute de pouvoir donner accès aux pratiques dynamiques, qu'entre en jeu une réflexion plus large, pluridisciplinaire, sur l'homme dans l'histoire : une science de l'homme digne de ce nom ?

Thierry BONNOT

CNRS, Institut de recherche interdisciplinaire
sur les enjeux sociaux, Paris

⁵⁰ Hodder I. (2014) « The Entanglements of Humans and Things : A Long-Term View », *New Literary History*, 45, p. 19-36. Citation p. 19.

⁵¹ André Leroi-Gourhan, *L'homme et la matière op. cit.*, p. 319.

⁵² Bruno Latour, *Petites leçons de sociologie des sciences*, Paris, La Découverte 1993/ Points Sciences Le Seuil 1996, citation p. 35 (extrait du texte « La clef de Berlin »).



L'OBJET MODERNE

CONSTRUIRE
LA SCIENCE DE
L'HOMME PAR
L'ÉTUDE DES
OBJETS

Statuette de grès moulée,
signée GC 1913. Création d'un
industriel céramiste, Palanges,
Saône-et-Loire. © Thierry
Bonnot.





L'OBJET
MODERNE

ANDRÉ LEROI-GOURHAN : UNE PENSÉE CONTEMPORAINE

De l'extériorisation au design

L'étude des objets constitue une véritable archéologie sociale. La « culture matérielle » offre un accès privilégié à nos paradigmes sociotechniques et philosophiques. A chaque époque ses objets, révélateurs de l'esprit du temps, de sa vision de l'avenir, de ses contradictions tout comme de ses impensés. André Leroi-Gourhan fut un des premiers à penser la forme comme révélatrice du fonds, à considérer l'esthétique comme proprement culturelle, c'est-à-dire témoin d'une culture singulière et non comme pur « sentiment » universel. A ce titre, guidant l'ethnographe dans la compréhension des organisations sociales, l'esthétique du plus trivial objet du quotidien méritait pour lui autant d'attention que celle d'une pièce jugée plus exceptionnelle. Il développa ainsi l'idée d'une esthétique fonctionnelle, traduction directe de l'adéquation de la forme à la fonction. En cela, il fut incroyablement précurseur. Il considéra la forme, ou le « dessin » des objets comme un *dessein* : un projet, une intention portée sur un usage ; c'est-à-dire qu'il envisagea la technologie comme un *design*. Rappelons en effet que le terme design allie à la fois conception et perception, forme et fonds, dessin et dessein⁵³. On mesure à quel point la notion de design est aujourd'hui très souvent galvaudée (particulièrement en français) et précisément réduite à une qualité externe de l'objet, une « beauté », à une esthétique qui serait indépendante du sens et de l'usage.

Avec Leroi-Gourhan, nous renouons avec le sens plein de l'acte et de la pensée *design*, cette intention portée sur le monde,

⁵³ Vial, 2015.



L'OBJET MODERNE

ANDRÉ LEROI- GOURHAN : UNE PENSÉE CONTEMPORAINE

médiée par nos objets. En effet, pour lui, le propre de l'homme consiste en cette faculté particulière de pouvoir étendre son être à travers ses objets techniques, par un phénomène qu'il nomme « *extériorisation* ». L'homme se détache de sa condition humaine, s'échappe hors de son corps et de la fatalité génétique, en développant des objets techniques et organisations sociales, qui prolongent la vie par « d'autres moyens que la vie ». Dans le monde contemporain, un dispositif technique devenu presque lui aussi trivial, en tout cas banal, assure cette extension du domaine du soi, dans et par nos objets : le smartphone, la tablette, l'objet connecté.

Notre identité devient numérique et ubiquitaire, notre mémoire individuelle et sociale se trouve en expansion - infinie ? - dans nos réseaux, à travers nos « datas ». Ces données sont constituées non seulement des traces qui peuvent être suivies malgré nous (la fameuse publicité « naturelle » qui surgit sur nos écrans, dictée par ce que les algorithmes ont détecté de nos préférences en suivant nos « surfs » sur le Web), mais également d'une mémoire organisée, rendue accessible en dehors de nous, à d'autres : externalisée, étendue, détachée, stockée, transmissible et même *hackable*. Nous créons des profils ou encore des identités, supportés par des données que nous « confions » de façon plus ou moins innocente au grand WWW. Des travaux contemporains poursuivent cette notion d'extériorisation chez Leroi-Gourhan : le concept d'« habitèle »⁵⁴. D'après le sociologue Dominique Boullier, notre identité contemporaine serait constituée non seulement de notre personne, mais aussi de tous ses « appendices techniques » que sont le sac à main, le portefeuille, les clés, le smartphone, ainsi que l'identité numérique, les avatars.

Pour répondre à cette spécificité des identités contemporaines, il construit le néologisme d'« habitèle », à partir d'une déclinaison sémantique : habit, habitacle, habiter / *habere* = « avoir » ; ou comment le sujet s'étend, s'approprie toutes ses « enveloppes », une « extension du domaine du soi ». Plus qu'une possession au sens du droit, il s'agit bien d'une part d'identité.

⁵⁴ Boullier, 2004.





L'OBJET MODERNE

ANDRÉ LEROI- GOURHAN : UNE PENSÉE CONTEMPORAINE

Nous habitons donc un nouvel « écosystème de données personnelles » grâce aux connexions à distance que nous maintenons avec divers univers sociaux que nous pouvons transporter et sur lesquels nous pouvons agir (rencontres, achats, ventes, réputation, recrutement, etc...), grâce aux dispositifs techniques.

Au sens d'André Leroi-Gourhan, nous « extériorisons » donc nos vies sociales. Toutefois, ce phénomène ne se limite pas à nos esprits, organisations et relations, nos corps sont eux aussi conduits à dépasser leurs frontières physiques. Par exemple, nos scanners ou IRM sont numériques, données de notre corps matériel devenues virtuelles, stockées sur des serveurs, si besoin même accessibles *postmortem* la « virtopsie », contraction de virtuel et autopsie, est aujourd'hui expérimentée : il s'agit d'une autopsie sans présence du corps physique⁵⁵, donnant un accès possible à l'immortalité tant fantasmée par l'humanité : véritable slogan de science-fiction, nous serions conservés « pour toujours » dans la machine. Cependant, cette virtualisation des objets et des existences ne doit pas nous faire oublier le caractère encore très largement matériel de nos cultures : nos objets physiques sont toujours présents, voire omniprésents et même envahissants.

A bien regarder autour de nous, les objets, ou ce qu'il en reste, sont partout. Les sociétés du « Nord » se caractérisent en effet par la profusion, la (sur)consommation et sa résultante, la prolifération des déchets. Du « 7^{ème} continent » de plastique dans nos océans, aux décharges devenues villes (Philippines, Inde, Brésil...), nos rejets envahissent et saturent nos espaces. Ils deviennent ressources, bases d'un revenu économique acquis dans des conditions sanitaires et sociales souvent effroyables, mais aussi lieux de vie voire d'organisation sociale⁵⁶.

En réaction à ce phénomène, des mouvements citoyens s'organisent, s'appuyant sur les objets techniques et leur maîtrise : décroissance, lutte contre l'obsolescence programmée ou encore essor de la réparation et du recyclage en sont des exemples. Les marchés de l'occasion ou encore de fabrication « maison » (*Do It Yourself*) se multiplient, s'inspirant alors des pratiques frugales d'économie ressourcielle des « Sud ».

On soulignera ici la dimension tout à fait *politique* de ce projet, de ce *dessein* pour l'humanité, qui s'exprime par la réduction des déchets, leur ré-usage et revalorisation⁵⁷. L'homme tente ainsi de réguler ses excès, et choisit d'emprunter un autre mode « d'extériorisation » qui lui permet de renouer avec le sens premier de cette force conquérante : prolonger la vie.

Marie GOYON

Anthropologue, enseignant-chercheur à l'École Centrale de Lyon, membre de l'UMR CNRS EVS5600

⁵⁵ Exemple de Marseille, 2012, pour une analyse voir Souffron, 2015.

⁵⁶ Voir le documentaire *Waste Land*, 2010, <http://www.wastelandmovie.com>

⁵⁷ Goyon, 2016.



L'OBJET
MODERNE

ANDRÉ LEROI-
GOURHAN :
UNE PENSÉE
CONTEMPORAINE



Recyclage et « Do it Yourself ».
©@Pixabay.

L'Homme
[L'Objet]

ANDRÉ LEROI-GOURHAN

REGARDS SUR L'EXPOSITION

ORIGINE ET CONSTITUTION DE LA COLLECTION

1894



Exposition permanente des Colonies à l'Exposition universelle de 1894 à Lyon, Palais de l'Indochine (Ulysse Pila, 1895) © Archives CCL

1901



Présentation permanente des collections au Musée Colonial de la Chambre de Commerce de Lyon © Archives CCL

L'exposition universelle de Lyon de 1894

La collection de l'Université a été réunie à partir de collections issues de plusieurs expositions, en particulier l'**Exposition universelle** qui s'est tenue à Lyon en **1894** pour orner les pavillons coloniaux. **L'exposition universelle, internationale et coloniale de Lyon, installée au parc de la Tête d'Or**, se déroula du 26 avril 1894 au 1^{er} novembre suivant. La section « **Exposition coloniale** » devait mettre en évidence **l'intérêt d'échanges de produits entre la métropole et ses colonies**.

Cela se traduisait par des expositions d'échantillons et d'articles manufacturés, afin de permettre aux fabricants français de voir s'ils pouvaient prendre la place des fournisseurs étrangers.

Cette exposition est à l'origine du **musée colonial de la Chambre de Commerce de Lyon** inauguré le 30 mai 1901 par Paul Doumer, gouverneur général de l'Indochine.

Le musée colonial de la Chambre de Commerce de Lyon

Dès 1895, la Chambre de Commerce de Lyon rassemble des objets présentés lors de l'exposition coloniale de 1894 afin de les exposer dans les combles du pavillon Nord-Ouest du Palais du Commerce, ou Palais de la Bourse. **De 1904 à 1936**, le musée s'accroît. Achats, dons, exposition coloniale de Marseille en 1906, exposition urbaine internationale de 1914 à Lyon et exposition de 1922 à Marseille viennent l'enrichir.

A l'étroit au Palais de la Bourse, le musée déménage au premier étage du pavillon central de l'ancien Hôtel des Monnaies, rue de la Charité, inauguré en 1924 sous la présidence d'Édouard Daladier, alors Ministre des Colonies.

1947



Vue de la Faculté des Lettres de Lyon, quai Claude Bernard, dans les années 1940

Arrivée de la collection à l'Université

Le musée colonial de la Chambre de commerce cesse de recevoir des collections après 1936. La réorganisation du musée des Tissus et des Arts décoratifs entraîne sa fermeture définitive en 1946. Le maire de Lyon Édouard Herriot s'oppose au projet de fusion du musée avec le Musée colonial de la Ville, situé boulevard des Belges. **La collection est alors dispersée** entre la Faculté des Sciences de Besançon (minéralogie, botanique et géologie), l'Agence des Colonies à Paris, l'École supérieure de commerce de Lyon (produits naturels) et la Faculté des Lettres de Lyon à la demande d'André Leroi-Gourhan qui y enseigne alors l'ethnologie coloniale. André Leroi-Gourhan sélectionne des produits pour le Musée de l'Homme dont il est alors sous-directeur (bois, fibres textiles et tissus) et des objets ethnographiques pour la Faculté des Lettres de Lyon. Les préoccupations de l'auteur de *L'Homme et la matière* (1943) et de *Milieu et techniques* (1945), déjà ethnologue mais pas encore préhistorien, expliquent son choix d'objets presque exclusivement **utilitaires**. Une liste de **1 461 objets** sollicités a été retrouvée.

2016



Un des salons de la Présidence, Palais de l'Université © David Vénier, Université Jean Moulin Lyon 3

La collection aujourd'hui

La collection de l'Université compte aujourd'hui environ **300 objets** dont la plupart proviennent d'Afrique, quelques-uns d'Extrême-Orient (Indochine, Tonkin, Cochinchine), d'autres d'Océanie (Nouvelle-Calédonie), et quelques rares d'Amérique (Guyane, Cayenne et Amérique du Nord).

Ce sont des armes, **des instruments de chasse et de pêche, des outils, des ustensiles domestiques, de la vannerie, des modèles réduits** (métiers à tisser et pirogues), **des tissus, du mobilier, des vêtements et des accessoires, des instruments de musique, et enfin des objets cérémoniels** et des statuettes. S'y ajoutent quelques photographies, cartes et gravures anciennes. Depuis 2008, la collection a fait l'objet de plusieurs travaux - inventaire, catalogage, recherche en archives - par des étudiants de Master sous la direction de **Sophie A. de Beaune**, professeure à l'Université Jean Moulin Lyon 3. Les pièces en bois ont été traitées au laboratoire ARC-Nucléart au CEA de Grenoble en vue de leur conservation.

Les plus belles pièces sont exposées depuis 2011 dans un des salons de la Présidence, sis dans le bâtiment historique de l'Université, sur les quais. Les autres sont conservées dans des armoires sécurisées.



SÉLECTION D'OBJETS DE LA COLLECTION

Toutes les photographies sont de Nathalie Meunier à l'exception des n° 5, 6, 10 et 11 qui sont de Guillaume Geoffray et des n° 7 et 8 qui sont de Paul Veyseyre.

*Cette arme de jet est connue dans l'Est du Cameroun, en République centrafricaine et en république du Congo, ce qui correspond à l'ancienne Afrique équatoriale française (AEF). Ce modèle en particulier, appelé za, est l'un des plus typiques et peut être rattaché aux ethnies Gbaya, Pomo et Bumali.

ARMES

1. Couteau de jet multipointe

Fer, cuivre, bois

Provenance : Afrique équatoriale française (probablement Congo où ce type d'arme est connu)

Longueur : 32 cm ; largeur : 31 cm

Inv. CLG 2009-01-001

2. Couteau Faucille

Fer, bois

Provenance : Afrique équatoriale française

Longueur : 46 cm ; largeur : 21 cm

Inv. CLG 2009-01-002

3. Couteau Faucille

Fer, cuir

Provenance : Afrique équatoriale française

Longueur : 69 cm ; largeur : 16 cm

Inv. CLG 2009-01-003

4. Couteau de jet*

Fer, bois

Provenance : Afrique équatoriale française (République centrafricaine ou Cameroun, groupe Gbaya)

Longueur : 61 cm ; largeur : 22 cm

Inv. CLG 2009-01-004



1



2



4



3



SÉLECTION D'OBJETS DE LA COLLECTION

*Cette épée est une arme typique de la culture nomade des Touaregs. Elle est issue de l'artisanat métallurgique berbère et porte le nom de takouba. Épée comme fourreau portent une décoration élaborée à l'aide de poinçons et d'incision directement sur les surfaces en alliage cuivreux.

5. Épée touarègue et son fourreau*

Fer, alliage cuivreux, étain, cuir

Provenance : Ahaggar, Algérie

Épée : Longueur : 86 cm ; largeur : 3,8 cm

Inv. CLG 2009-01-005

Fourreau : Longueur : 7,2 cm ; largeur : 0,56 cm

Étiquette portant la mention : « Télék - Ahaggar »

Inv. CLG 2009-01-006a (partie en cuir)

Inv. CLG 2009-01-006b (partie métallique supérieure)

Inv. CLG 2009-01-006c (partie métallique inférieure)

6. Fourreau de fusil maure

Cuir

Provenance : Soudan français

Longueur : 138 cm ; largeur de l'ouverture : 1,9 cm

Inv. CLG 2009-01-007

Étiquette portant la mention : « N° 124 - Colonie du

Soudan Français - Comité de l'exposition de Lyon -

Fourreau de fusil maure - Fabriqué par les mauresques de

la rive droite du Sénégal. Tous ces ouvrages de cuir sont

faits par les femmes : l'homme travaillant le fer et le bois et

s'occupant de la vente des troupeaux »

7. Lance

Bois, fer

Provenance : Afrique

Longueur : 164 cm ; diamètre : 2,5 cm ;

longueur du fer : 40,5 cm ; largeur du fer : 3,5 cm

Inv. CLG 2009-01-008

8. Lance

Bois, fer, cuir

Provenance : Algérie

Longueur : 192 cm ; diamètre : 1,5 cm ;

longueur du fer : 4,13 cm ; largeur du fer : 0,5 cm

Étiquette portant la mention : « African spears, javelot à tige de bois, tarcla, Âhaggar »

Inv. CLG 2009-01-009

9. Arcs

Bois

Provenance : Afrique

Inv. CLG 2009-01-019 : longueur : 118 cm

Inv. CLG 2009-01-020 : longueur : 117 cm

10. Carquois

Bois, cuir, tissu

Provenance : Afrique

Longueur : 45 cm ; diamètre maximum : 4 cm

Inv. CLG 2009-01-022

NB : les flèches figurant sur la photo n'ont pas forcément la même provenance que le carquois



5



6



7



8



9



10



SÉLECTION
D'OBJETS DE LA
COLLECTION

INSTRUMENTS DE CHASSE ET DE PÊCHE

11. Piège à mâchoire et ressort

Fer

Provenance : Afrique

Longueur : 40 cm ; largeur : 60 cm

Étiquette portant le numéro "2057"

Inv. CLG 2009-02-001

12. Nasse à poissons

Bambou

Provenance : Afrique ou Amérique du sud (Guyane)

Longueur : 88 cm ; diamètre maximum : 11 cm

Inv. CLG 2009-01-040

Étiquette portant la mention : « École de Garçons, Kourou, Guyane ; Goli engin de pêche ; par Pauline F. CM »

Inv. CLG 2009-02-004

13. Pirogue miniature

Bois

Provenance : Madagascar

Hauteur : 5 cm ; longueur : 72.8 cm ; largeur : 12 cm

Modèle réduit

Inv. CLG 2008-6.8

14. Filet de pêche

Fibres végétales, plomb

Provenance : Cayenne (Guyane)

Étiquette portant la mention : « École de garçons-644 »

Inv. CLG 2009-03-007

15. Tête de foène*

Fer

Provenance : Afrique

Longueur : 31 cm ; largeur : 9 cm

Inv. CLG 2009-02-009

*Une foène est un ustensile de pêche à plusieurs branches pointues qui est utilisée pour les gros poissons ou les poissons plats.



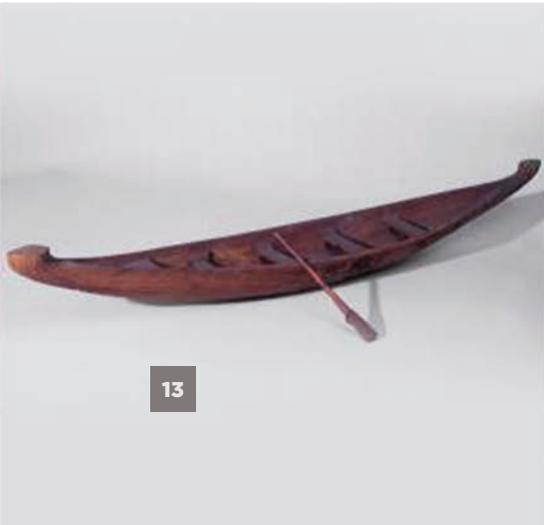
11



12



15



13



14



SÉLECTION
D'OBJETS DE LA
COLLECTION

OUTILS

16. Scie

Fer, bois

Provenance : Afrique

Longueur : 66 cm ; largeur : 11,5 cm

Inv. CLG 2009-03-002

17. Fer de houé

Fer

Provenance : Afrique

Longueur : 22 cm ; largeur : 12,5 cm

Inv. CLG 2009-03-003

18. Houe*

Bois (manche), métal (lame)

Provenance : Casamance (Sénégal)

Longueur manche : 76.5 cm ; longueur houé : 58.5 cm ;

largeur houé : 11.5 cm

Inv. CLG 2008-51

19. Soufflet

Cuir

Provenance : Afrique du nord

Longueur : 32 cm ; largeur : 10 cm

Inv. CLG 2008-518

*Houe à billonage, liens en lamelles de bambou



16



17



18



19



SÉLECTION
D'OBJETS DE LA
COLLECTION

USTENSILES DOMESTIQUES

20. Cuillère

Bois

Provenance : Afrique

Longueur : 33.1 cm ; largeur : 7.8 cm

Inv. CLG 2008-2.24

21. Gourde

Terre cuite

Provenance : Afrique

Hauteur : 19.5 cm ; largeur : 23.5 cm ; profondeur : 17 cm

Inv. CLG 2008-2.20

22. Faisselles

Terre cuite

Provenance : Dahomey

Grande : hauteur : 7.6 cm ; diamètre supérieur : 12 cm

Petite : hauteur : 6.2 cm ; diamètre supérieur : 8 cm

Inv. CLG 2008-2.8

23. Marteau à sucre

Bois

Provenance : Séfrou, Maroc

Longueur : 32.7 cm ; largeur : 26 cm ; épaisseur : 3.3 cm

Inv. CLG 2008-2.1

24. Brasero ou réchaud

Terre cuite

Provenance : Dahomey

Hauteur : 17.2 cm ; Diamètre supérieur : 23.1 cm

Inv. CLG 2008-2.6

25. Calebasse sculptée

Calebasse

Provenance : Afrique

Hauteur : 24 cm ; diamètre supérieur : 10.5cm ;

diamètre inférieur : 18.5 cm

Étiquette portant la mention « Calebasse de palme »

Inv. CLG 2008-2.21



20



23



21



22



24



25



SÉLECTION
D'OBJETS DE LA
COLLECTION

26. Poterie

Terre cuite

Provenance : Afrique du Nord

Hauteur : 20.1 cm ; diamètre supérieur : 5.1 cm ;

diamètre inférieur : 15.2 cm

Inv. CLG 2008-6.3

27. Pipe

Bois

Provenance : Togo

Hauteur : 5.5 cm ; longueur : 18.2 cm ; largeur : 2.5 cm

Inv. CLG 2008-4.7

28. Corbeille tressée

Matière végétale

Provenance : Afrique

Hauteur : 15.1 cm ; diamètre supérieur : 19.1 cm ;

diamètre inférieur : 13 cm

Inv. CLG 2008-2.42

29. Couvercle

Matière végétale

Provenance : Cameroun

Diamètre supérieur : 36 cm

Inv. CLG 2008-2.15

30. Boîtes gigognes - 8 pièces

Matière végétale

Provenance : Madagascar

Hauteur plus grande : 12 cm ; hauteur plus petite : 2.2 cm

Inv. CLG 2008-2.59

31. Éventail tressé

Jonc ou bambou

Provenance : Afrique

Longueur : 44.7 cm ; largeur : 33 cm

Inv. CLG 2008-4.21



26



27



29



28



31



30



SÉLECTION D'OBJETS DE LA COLLECTION

*Une salaka est une ceinture tablier pour homme passée autour des reins et entre les jambes. Les franges aux extrémités sont supposées prolonger la vie.

**Le lamba se met sur les épaules tout au long de la vie et les gens sont enterrés avec ce tissu. Le lamba est un vêtement emblématique malgache. C'est la pièce principale du costume traditionnel. Il résume tout un art de vivre. Selon qu'il est en raphia, en coton ou en soie, il protège de la pluie, du froid, du vent ou du soleil. Pour les hommes, le lamba était fait en soie grège de couleur sombre avec des lignes brunes ou blanches. Chez les femmes, il est de couleur blanche. Le lamba est porté sur les épaules avec un pan rejeté en arrière, du côté droit en cas de deuil (fisaonana) ou du côté gauche en temps normal (asampikavia).

*** À l'époque royale, la valiha était réservée aux nobles. Mais cela n'a pas empêché les esclaves d'épanouir leur talent. En effet, ces derniers se familiarisaient avec cet instrument à l'insu de leurs maîtres, par crainte d'être punis et faisaient toujours semblant de ne pas savoir en jouer alors que parfois même, leur compétence de jeu était supérieure.

TISSUS

32. Salaka (ceinture tablier)*

Soie sauvage et coton
Provenance : Madagascar
Longueur : 110 cm ; largeur : 15.4 cm
Étiquette portant la mention : « 212-N° du palais »
Inv. CLG 2008-4.26

33. Lamba**

Fibre de bananier et coton
Provenance : Madagascar
Longueur : 44.5 cm ; largeur : 32 cm
Inv. CLG 2008-4.25

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

34. Violon

Peau et bois
Provenance : Madagascar
Étiquette portant la mention : « Produit : n°2674-exposant »
Longueur : 71 cm ; largeur : 11.7 cm ; épaisseur : 9.5 cm
Inv. CLG 2008-8.6

35. Valiha***

Bambou, fer et ivoire
Provenance ; Madagascar
Hauteur : 99 cm ; diamètre supérieur : 11 cm
Premier quart du 20^e siècle
Inv. CLG 2008-8.9

36. Tambourin

Cuir et bois
Provenance : Indochine
Hauteur : 7.2 cm ; diamètre supérieur : 29.7 cm
Inv. CLG 2008-8.5

37. Instrument de musique tressé (ou hochet)

Matière végétale
Provenance : Gabon
Longueur : 30 cm
Inv. CLG 2008-8.4



32



33



36



35



34



37



SÉLECTION
D'OBJETS DE LA
COLLECTION

MOBILIER ET OBJETS DÉCORATIFS

38. Brûle parfum

Terre cuite
Provenance : Fez, Maroc
Hauteur : 24 cm ; diamètre supérieur : 23 cm
Inv. CLG 2008-2.3

39. Table pliable

Bois et mosaïque
Provenance : Maroc
Hauteur : 60 cm ; longueur : 58 cm ; largeur : 58 cm
Non inventorié

40. Siège cérémoniel

Bois gravé de motifs géométriques
Provenance : Nouvelle Calédonie
Longueur : 46.1 cm ; largeur du siège : 33 cm ;
largeur à la base : 10 cm
Étiquette portant la mention « ceremonial axe »
Non inventorié

VÊTEMENTS ET ACCESSOIRES

41. Sac blanc

Tissu de soie indigène
Provenance : région de Fez, Maroc
Longueur : 22.5 cm ; largeur : 18.8 cm
Étiquette portant la mention : « Maroc-462
Sac-tissu de Soie indigène
Région de Fez (mission Seurat 1916) »
Inv. CLG 2008-4.1

42. Gafka (Sac de voyage)*

Cuir
Provenance : Kayes, Mali
Hauteur : 31.4 cm ; largeur : 27.5 cm
Étiquette portant la mention : « Gafka en Bambara
Fabriqué à Kayes »
Inv. CLG 2008-4.5

43. Chapeau

Cuir et fibre végétale
Provenance : Mali (groupe Peul)
Hauteur : 22.5 cm ; diamètre supérieur : 36 cm
Étiquette portant la mention « Chapeau AOF 847 »
Inv. CLG 2008-4.6

*Les Bambaras vivent au
Sénégal et au Mali

38



39



40



42



41

43





SÉLECTION D'OBJETS DE LA COLLECTION

*Les masques Vanuatu colorés en bleu et rouge sont constitués d'une armature en bambou fendus, ligaturée puis recouverte de toile d'araignée. Le visage est modelé à partir d'un revêtement composé de bouillie de lianes mélangée à du lait de coco et à de l'eau de mer. Ils portent les peintures représentant les signes de reconnaissance attribués à chaque individu du clan. Les crocs (dent de cochon), sont liés au rang social du porteur. Ce type de masque porté sur la tête, était tenu par le danseur à l'aide de deux ficelles. La fabrication de ces masques est considérée comme secrète ; ces objets ne servent qu'une seule fois au cours de la danse pour laquelle ils ont été réalisés.

**En plus des masques miniatures ou "masques-passeports", le petit sac en toile rayé beige et gris contenait trois représentations phalliques en bois et deux en terre sèche. Un sixième objet, également en pierre sèche, est à la fois masculin (phallique) et féminin (vulvaire).

***Cette statuette masculine évoque la statuette à fonction décorative destinée à des fonctionnaires locaux ou même à des Européens. Elle a pu, ainsi que la statuette féminine n°48, être réalisée sur commande pour l'exportation.

****Cette statuette animale pourrait avoir été réalisée par des Lobis, population vivant au Burkina Faso. Ce pourrait être un chien, animal parfois représenté par les Lobis.

ELÉMENTS DE PARURE

44. Bracelet

Métal

Provenance : Côte d'Ivoire

Hauteur : 6.5 cm ; diamètre supérieur : 9 cm

Provenance : Côte d'Ivoire

Inv. CLG 2008-71

45. Parure

Corne et coquillage

Provenance : Côte d'Ivoire

Longueur : 10 cm ; largeur : 5 cm

Inv. CLG 2008-72

OBJETS CÉRÉMONIELS

46. Masque funéraire*

Bambou, toile d'araignée, crêpi végétal, dent

Provenance : Vanuatu

Hauteur : 14,3 cm ; largeur : 15 cm

Inv. CLG 2008-9.5

47. Petit sac contenant trois masques et six phallus miniatures**

Bois, terre séchée

Provenance : Côte d'Ivoire

Inv. CLG 2008-9.1

48. Statuette féminine

Bois

Provenance : Afrique

Hauteur : 43 cm ; largeur : 15 cm ; épaisseur : 7 cm

Inv. CLG 2008-9.4

49. Statuette masculine***

Bois

Provenance : Afrique

Hauteur : 43 cm ; largeur : 15 cm ; épaisseur : 7 cm

Provenance : Afrique

Inv. CLG 2008-9.3

50. Statuette animale****

Bois

Provenance : Afrique

Hauteur : 53 cm longueur : 53 cm largeur : 11 cm

Provenance : Afrique

Inv. CLG 2008-9.2



44



45



46



47

48



49



50





CITATIONS D'ANDRÉ LEROI-GOURHAN



L'OBJET :

« L'Ethnologie utilise un grand nombre de disciplines : Linguistique, Technologie, Mythologie, Sociologie, Esthétique, dont les spécialistes poursuivent l'investigation de manière à peu près indépendante. Sur le terrain, le technologue ignore les statistiques du sociologue, le linguiste ne se préoccupe pas d'art décoratif. Mais tous possèdent un lien, un carrefour de toutes les disciplines : l'objet, qui porte un nom, matérialise une technique, garde l'empreinte d'un mythe, possède un rôle social et un sens esthétique. »

Leroi-Gourhan A. (1936) - L'ethnologie et la muséographie, *Revue de synthèse*, Tome XI, n°1, février 1936, p. 27-30.

LA TECHNIQUE :

« On peut juger maintenant de l'importance de la tâche muséographique. Le collecteur entreprend rarement sur place la description de l'objet, son rôle se borne à consigner ce que sait l'indigène et ce que lui-même a pu constater ; le muséographe doit, par contre, ne rien ajouter à la note indigène, mais donner, en clair, la description technique. »

Leroi-Gourhan A. (1936) - L'ethnologie et la muséographie, *Revue de synthèse*, Tome XI, n°1, février 1936, p. 27-30.

TECHNOLOGIE ET SOCIOLOGIE :

« Il n'est pas moins indispensable à celui qui étudie l'outil d'aller à la rencontre de l'homme qui l'utilise, qu'il est nécessaire à celui qui met l'individu en société de tenir avec sécurité les témoins matériels qui l'entourent. »

Leroi-Gourhan A. (1949) - Note sur les rapports entre la technologie et la sociologie, *L'année sociologique*, p. 766-772.



CITATIONS D'ANDRÉ LEROI-GOURHAN



« Aucun spécialiste n'est tenu d'ignorer ce qui se passe derrière ses œillères. »

Leroi-Gourhan A. (1953) - « Appendice sur le plan des recherches collectives », *Bulletin du CFRE*, 5, p. 5-7.

AMBITION DE LA TECHNOLOGIE :

« L'apport essentiel de la technologie est d'établir la signification technique des faits observés. On semble s'être très mal rendu compte jusqu'à présent de cet apport qui, en réalité, transformera une partie importante de la recherche. »

Leroi-Gourhan A. et Poirier J. (1953), avec la collaboration de André-Georges Haudricourt, *Ethnologie de l'Union française (territoires extérieurs)*, tome premier : Afrique, P.U.F., 477 p., 5 cartes, 10 pl. H.-T.

« Le comportement technique de l'individu devient inconcevable hors d'un dispositif collectif dans lequel le langage est, strictement parlant, le siège de la mémoire. »
« La totalité des acquisitions techniques prend un rythme foudroyant dès lors qu'il n'existe plus de limites physiologiques à l'accumulation des connaissances. »

Leroi-Gourhan A. (1957) - Technique et société chez l'animal et chez l'homme, in : *Originalité biologique de l'homme*. Paris : Fayard, Recherches et débats du Centre catholique des intellectuels français, 18, p. 11-27.

« ...la valeur esthétique absolue est en proportion directe de l'adéquation de la forme à la fonction. »

Leroi-Gourhan A. (1965), *Le Geste et la Parole*, tome II, p. 120.

« Les voitures de course anglaises, italiennes et américaines sont en état d'approximation fonctionnelle puisqu'elles conservent un style ethnique malgré les exigences de l'aérodynamisme qui devraient les faire identiques. »

Leroi-Gourhan A. (1965), *Le Geste et la Parole*, tome II, p. 130.

« Toute fabrication est un dialogue entre le fabricant et la matière ».

Leroi-Gourhan A. (1965), *Le Geste et la Parole*, tome II, p. 132.

« Le geste technique est créateur de formes, tirées du monde inerte et prêtes à l'animation. »

Leroi-Gourhan A. (1965), *Le Geste et la Parole*, tome II, p. 139.

« Le seul critère d'humanité biologiquement irréfutable est la présence de l'outil »

Leroi-Gourhan A. (1965), *Le Geste et la Parole*, tome II, p. 12.



ŒUVRES PRINCIPALES D'ANDRÉ LEROI-GOURHAN

La Civilisation du renne
Gallimard, Paris, 1936.

Évolution et techniques
(réédition revue en 1971 et 1973) :
L'Homme et la matière
Albin Michel, Paris, 1943.
Milieu et techniques
Albin Michel, Paris, 1945.

« Archéologie du
Pacifique nord.
Matériaux pour l'étude
des rapports entre les
peuples riverains d'Asie
et d'Amérique », dans
*Travaux et Mémoires de
l'Institut d'ethnologie*
Paris, vol 47, 1946.

**Les Fouilles préhistoriques.
Techniques et méthodes**
Éditions Picard, Paris, 1950.

**Les Hommes de
la Préhistoire.
Les chasseurs**
Bourrelier, Paris, 1955.

Le Geste et la parole
Technique et langage
Albin Michel, Paris, 1964.
La mémoire et les rythmes
Albin Michel, Paris, 1965.

**Les religions de la
Préhistoire (Paléolithique)**
PUF, Paris, 1964.

**Préhistoire de l'art
occidental**
Éditions Lucien Mazenod, Paris,
1965.

**Fouilles de Pincevent.
Essai d'analyse
ethnographique
d'un habitat magdalénien
(la section 36)**
(avec M. Brézillon), Éditions du
CNRS, Paris, 1972.

**Les Racines du monde.
Entretiens avec
Claude-Henri Rocquet**
Belfond, Paris, 1982.

**Le Fil du temps,
ethnologie et préhistoire
1920-1970**
Librairie Fayard, Paris, 1983.

**Direction du Dictionnaire
de la préhistoire**
PUF, Paris, 1988.



PUBLICATION COLLECTIVES SUR ANDRÉ LEROI-GOURHAN

« Hommage à André Leroi-Gourhan »,
Terrain, Carnets du Patrimoine ethnologique
1986, n° 7, p. 61-76.

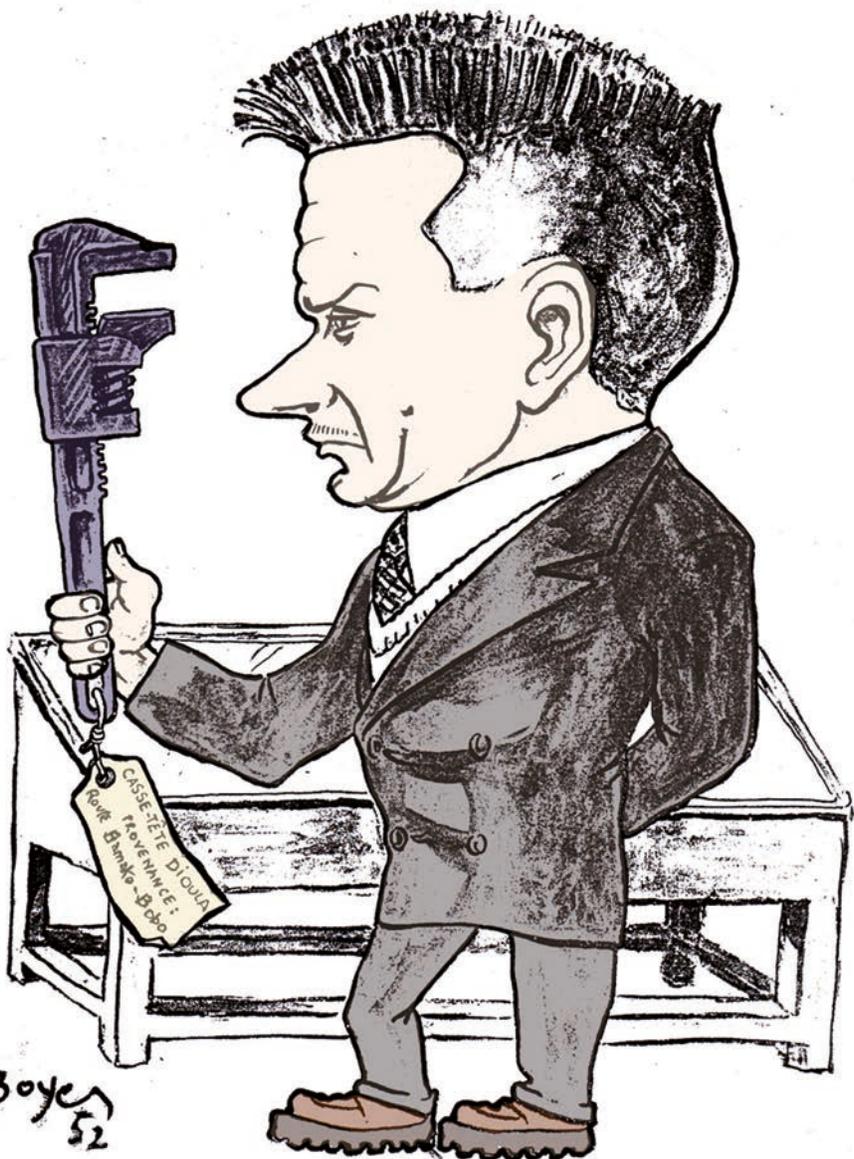
« Hommage de la SPF à André Leroi-Gourhan »,
Bulletin de la Société préhistorique française
1987, t. 84, n° 10-12, p. 291-425.

« Un homme...une oeuvre : André-Leroi-Gourhan »,
Les Nouvelles de l'archéologie
1992, n° 48-49, p. 5-54.

AUDOUZE F. et SCHLANGER N. (dir.),
*Autour de l'homme. Contexte et actualité
d'André Leroi-Gourhan*
Éditions APDCA, Antibes, 2004.

SOULIER P. (dir.),
André Leroi-Gourhan, 'L'homme, tout simplement'
Éditions de Boccard, travaux de la MAE 20, 2015.

« André Leroi-Gourhan ou Les Voies de l'Homme » (1988)
Actes du colloque du CNRS
Mars 1957, Albin Michel.



Boyer
52

A. LEROI-GOURHAN

Dessin représentant André Leroi-Gourhan
par Boyer réalisé en 1952
© Famille Boyer



PARTENAIRES



musée des
confluences



Musée Africain





REMERCIEMENTS

CETTE EXPOSITION N'AURAIT JAMAIS ÉTÉ POSSIBLE
SANS LE CONCOURS

du Président de l'Université Jean Moulin, **Jacques COMBY**
du Vice-président chargé du Conseil d'administration, **Pierre SERVET**
de **Christian NICOLAS**, chargé de mission aux affaires culturelles
de **France LAREDO**, directeur du service des affaires culturelles
d'**Eugénie BINET**, directrice du service communication
de **Marc MARTINEZ**, directeur des bibliothèques universitaires

COMMISSARIAT D'EXPOSITION

Lionel MIGNOT, responsable de la mission culture
des bibliothèques universitaires

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Sophie ARCHAMBAULT de BEAUNE, Professeur d'ethnologie
préhistorique à l'Université Jean Moulin Lyon 3
Philippe SOULIER, ingénieur de recherche au CNRS
(équipe ArScan) en ethnologie préhistorique,
Julien BONDAZ, ethnologue, Université Louis Lumière Lyon 2
Laurence MAROT, archéologue et spécialiste de la métallurgie ancienne du
cuivre en Afrique subsaharienne, Musée Tervuren de Bruxelles
Thierry BONNOT, CNRS, institut de recherche interdisciplinaire
sur les enjeux sociaux, Paris
Marie GOYON, anthropologue, enseignant-chercheur
à l'École Centrale de Lyon
Christian SERMET, chargé des collections préhistoriques
et des expositions au Musée des Confluences
Émilie BARTHET, directrice-adjointe des bibliothèques universitaires

SCÉNOGRAPHIE

Claire DAVY, bibliothèques universitaires

GRAPHISME ET COMPOSITION

Frédéric GERLAND, Service communication de l'Université Jean Moulin

NOUS REMERCIONS POUR LEUR SOUTIEN SCIENTIFIQUE

Le Musée des Confluences, la Chambre du Commerce et de l'Industrie
de Lyon, l'Université de Lyon, l'Université de Franche-Comté, le Théâtre
National Populaire de Villeurbanne, le Musée Africain de Lyon ;

ainsi que toute l'équipe des bibliothèques universitaires.



©UNIVERSITÉ **JEAN MOULIN** LYON 3 - 2016

Création - Conception - Mise en page
SERVICE DE LA COMMUNICATION
Frédéric GERLAND

Textes

Comité scientifique de l'exposition composé de
Philippe SOULIER, Sophie ARCHAMBAULT de BEAUNE,
Laurence MAROT, Thierry BONNOT, Marie GOYON,
Christian SERMET, Julien BONDAZ, Émilie BARTHET,
Claire DAVY et Lionel MIGNOT



Manufacture des Tabacs

Campus des Quais

Campus de Bourg-en-Bresse

WWW.UNIV-LYON3.FR